

L'Écho du Silence



Marion

L'ÉCHO DU SILENCE

Ai BookGen

L'ÉCHO DU SILENCE

ROMAN

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Copyright 2025 Ai BookGen
<https://book.garab.fr>
infos@garab.fr

PARTIE I

L'Exil Volontaire

1.

Adieu à l'Agitation

L'air. Il la saisit d'abord par les poumons. Froid, pur, un parfum d'humidité et de pin qu'elle n'avait pas senti depuis... jamais, peut-être, avec cette intensité. La voiture – un vieux break Toyota rouillé qui avait grimpé la montagne sur des kilomètres, crachant et soupirant à chaque virage – s'était arrêtée net. Le silence lourd qui suivit le claquement de portière du chauffeur était presque violent. Pas un klaxon, pas une sirène lointaine, juste le siflement discret du vent dans les aiguilles de conifères.

Nora sortit du véhicule. Son corps, ankylosé par le long voyage depuis Tokyo, protesta. Elle sentit le gravier craquer sous ses bottines, ce son insignifiant emplissant l'espace comme une détonation. Elle leva les yeux. Des murs de pierre sombre s'élevaient vers le ciel gris, mangé par des arbres si hauts qu'ils semblaient vouloir percer les nuages. C'était le monastère de Kōmyō-ji. Non

pas celui qu'on visite en touriste, mais un lieu reclus, presqu'oublié, niché dans les replis après des Alpes japonaises.

— C'est ici, dit le chauffeur. Sa voix grave, le seul son humain, brisa l'envoûtement.

Nora ne répondit pas. Ses yeux parcouraient la façade austère. La pierre moussue, les toits de tuiles sombres aux arêtes fines s'intégrant parfaitement au relief rocheux sans le dénaturer. Une porte massive en bois sombre, dépourvue de poignée visible, flanquée de deux lanternes de pierre éteintes. Pas un signe de vie. Pas un son. Le vide. Un vide qui menaçait de l'engloutir.

— Le paiement, rappela le chauffeur, un peu agacé par son silence.

Elle se tourna. L'homme, la soixantaine, ses traits burinés par le soleil et le vent de la montagne, la regardait avec une curiosité à peine voilée. Elle sortit une liasse de yens froissés de son sac à dos.

— Il n'y a plus de navette après 16 heures, ajouta-t-il, un avertissement clair dans la voix.

Nora hocha la tête. Quelque part, au fond d'elle, une petite voix lui rappelait la folie de cette décision. L'aéroport de Narita, le shinkansen filant à travers la campagne, puis ce bus bringuebalant et enfin ce taxi cher. Chaque étape

l'avait éloignée un peu plus du monde qu'elle connaissait, chaque kilomètre l'avait enfoncée plus profondément dans cet inconnu.

Le chauffeur démarra son moteur, une toux métallique qui résonna avant de s'éloigner, laissant Nora seule sur le chemin de gravier. Devant elle, le monastère, silencieux et imposant, comme une entité vivante et ancienne. Derrière elle, la route qui la reliait à sa vie passée s'éloignait bruyamment avant de disparaître complètement. Plus de retour possible, du moins pas avant des semaines.

Elle saisit les lanières de son sac. Le poids de ses affaires pesait sur ses épaules, bien moins que le poids de ses émotions. La culpabilité, la colère, l'amertume. Autant de fantômes qu'elle avait espéré ne pas emporter avec elle.

Un mouvement. À sa droite. Une ombre furtive dans le sous-bois dense, le temps d'un battement de cil. Elle tourna brusquement la tête, son cœur s'accélérant. Rien. Juste les cimes des arbres qui se balançaient doucement. Elle avait le sursaut facile, depuis quelques mois. Chaque ombre, chaque bruit, chaque détail insignifiant devenait une menace.

Son regard revint sur la grande porte. Pas de sonnette, pas d'interphone. Il n'y avait qu'un

marteau de bois suspendu à un cordage tressé. Elle le saisit. Il était lourd, froid sous ses doigts. La première fois, elle hésita. La deuxième, le bruit du bois sur le bois épais retentit, sec, brutal, résonnant étrangement dans le silence. Aucun chien n'aboya, aucun visage n'apparut derrière une lucarne. Juste le silence qui retombait, infini.

Elle attendit, les phalanges blanchies sur le marteau. Une minute, puis deux. Son impatience grandissait, mais elle avait promis d'attendre. Elle avait envoyé un long descriptif la semaine dernière au Maître Sora, le priant de l'accueillir. La réponse, laconique, avait été : « Venez. Mais le chemin sera le vôtre. »

Finalement, un cliquetis discret rompit le calme. La porte s'entrouvrit, dévoilant une mince silhouette vêtue d'un kimono gris foncé. Le visage était plissé de rides, les yeux sombres et profonds la sondèrent avec une intensité désarmante. Ni homme ni femme, du moins c'est ce qu'elle pensa d'abord. Les moines zen trahissaient rarement leur genre. C'était un moine.

— Nora-san, dit une voix douce, mais ferme.

Nora déglutit.

— Oui, c'est moi.

Le moine ouvrit davantage la porte. La lumière à l'intérieur était tamisée, la fraîcheur plus

prononcée. Le contraste avec la lumière crue de l'extérieur était saisissant. Elle sentit ses muscles se tendre, comme si chaque pas vers l'intérieur était une acceptation d'une nouvelle dimension, un consentement à un pacte silencieux.

— Maître Sora vous attend. Suivez-moi.

Son ton n'était pas une invitation, c'était un ordre, prononcé avec une sérénité déconcertante. Nora entra. Le lourd panneau de bois se referma aussitôt derrière elle, coupant le dernier lien avec l'extérieur. Le son mat de la fermeture claqua dans l'étroite allée qui s'offrait à elle, faite d'une mousse soignée et de pierres irrégulières. La lumière y était ténue, filtrée par les hauts murs de clôture et les arbres qui s'inclinaient majestueusement. L'atmosphère était saturée d'une odeur d'encens froid et de vieilles planches de bois.

Elle suivit le moine, le pas incertain. Chaque ombre projetée par les lanternes éteintes semblait s'étirer, se déformer, prendre vie. Son esprit, habitué au chaos et à l'effervescence constante de la ville, luttait pour s'adapter à cette immensité silencieuse. La moindre feuille qui tombait, le froissement lointain des arbres, tout prenait une ampleur démesurée. Elle inspira profondément, mais la paix espérée était lourde, oppressante. Un

sentiment d'isolement plus profond encore que celui qu'elle avait fui, l'étreignait.

Le moine s'arrêta devant un bâtiment dont l'architecture, typique des temples zen, la laissait perplexe. Un petit jardin de pierres ratissées impeccablement s'étendait devant l'entrée, chaque gravier minutieusement placé, chaque grain de sable dessiné en vagues parfaites.

— Je vais vous laisser ici. Maître Sora arrivera.

Et comme une ombre, le moine disparut par une porte dérobée, la laissant seule, une fois encore. Le silence revint, plus épais, plus total. Nora n'avait jamais connu un tel silence. Pas même dans les bibliothèques les plus feutrées, ni sur les sommets les plus isolés. Ce n'était pas l'absence de bruit, mais l'absence de toute perturbation, comme si l'air lui-même était muet. La tension qu'elle avait accumulée pendant des mois, voire des années, ne s'évaporait pas. Au contraire, elle semblait s'amplifier, exacerbée par cette absence de stimuli extérieurs.

Elle regarda autour d'elle. Les bâtiments en bois sombre étaient anciens, leurs toits légèrement courbés, leurs poutres patinées par les intempéries et le temps. Chaque élément architectural semblait raconter une histoire séculaire. Il y avait des statues discrètes, taillées

dans la pierre, aux visages sereins mais énigmatiques.

Son regard se posa sur un bassin d'eau, juste à côté du jardin de pierres. L'eau était immobile, d'une limpidité parfaite, reflétant le ciel comme un miroir sombre. Une unique feuille de camélia flottait à sa surface, un point de couleur intense dans cette symphonie de gris et de vert. Elle s'agenouilla. L'image fracturée de son propre visage apparut dans le reflet. Épuisée. Des cernes profonds perçaient sous ses yeux. La bouche pincée. Ses cheveux blonds, teints il y a des lustres, ternis par le voyage. Elle ne se reconnaissait plus, ou du moins n'aimait pas ce qu'elle voyait.

Un son. Un froissement de tissu, léger comme une plume. Nora se redressa d'un bond, son cœur tambourinant dans sa poitrine. Une silhouette se tenait là, devant elle, silencieuse comme une apparition. C'était Maître Sora. Son visage était doux, ridé par le temps, ses yeux, d'un noir profond, la fixaient avec une pénétration qui semblait lire au-delà de son apparence. Il était petit, mince, son kimono d'un blanc immaculé contrastant avec la pénombre ambiante.

— Nora-san, répéta la même voix douce et ferme que Nora avait entendue plus tôt.

Elle ne savait pas quoi dire. Le poids du silence l'étouffait de nouveau. Elle avait réhersé mille scénarios dans sa tête. Une salutation pleine d'excuse. Une explication de sa présence. Mais rien ne venait.

— Le chemin est long, n'est-ce pas ? demanda Maître Sora, brisant l'envoûtement du silence.

Il ne parlait pas du voyage physique. Nora le comprit aussitôt. Il faisait allusion au chemin de son âme, à la distance qu'elle avait parcourue pour arriver jusqu'ici.

— Plus long que je ne l'imaginais, répondit Nora. Sa voix gratta dans sa gorge, rauque.

Maître Sora hocha lentement la tête, ses yeux fixés sur elle, sans jugement. Un étrange calme émanait de lui, une aura de sagesse millénaire qui semblait apaiser les tourments intérieurs de Nora, malgré elle.

— Bienvenue au Kōmyō-ji. Ici, le silence est un maître. Il vous enseignera si vous savez l'écouter.

Nora se sentit paradoxalement plus anxieuse encore. Écouter le silence. C'était exactement ce qu'elle redoutait. Le silence, c'était le vide, la confrontation avec ses propres démons. C'était l'endroit où les souvenirs s'éveillaient, où les regrets prenaient forme.

— Je suis venue pour trouver... la paix, murmura-t-elle finalement.

Maître Sora esquissa un sourire presque imperceptible.

— La paix n'est pas une destination, Nora-san. C'est un chemin. Et ce chemin commence ici.

Il se retourna, sa silhouette s'éloignant dans le dédale des bâtiments. Nora le suivit, incapable de briser ce silence qui les enveloppait. Derrière eux, le bassin reflétait toujours son visage, mais une ondulation subtile à sa surface déforma ses traits, comme si une nouvelle histoire commençait à s'y écrire. Loin, très loin, dans l'immensité de la montagne, un oiseau nocturne lança son cri solitaire, un appel strident qui résonna dans l'obscurité grandissante. Un frisson parcourut l'échine de Nora. Ce n'était pas la paix qu'elle avait trouvée, c'était une nouvelle forme d'isolement, une nouvelle confrontation. Et le thriller psychologique ne faisait que commencer.

* * *

Le café froid, amer, collait à ses papilles. Nora le repoussa du revers de la main. Dix-sept jours.

Dix-sept jours depuis que le mot « fini » avait claqué comme un couperet. Dix-sept jours qu'elle survivait, plutôt qu'elle ne vivait. L'écran devant elle crachait des chiffres, des graphiques, des projections. Une cacophonie de données qui résonnait avec le chaos dans sa tête. Son bureau, un cube de verre et d'acier au 32e étage de la tour Montparnasse, semblait l'étouffer.

— Nora, tu as cinq minutes. La réunion du conseil d'administration débute.

La voix de Benjamin, son assistant, était un lointain bourdonnement. Elle n'avait pas levé les yeux de son rapport. Un nouveau contrat pharaonique. Des millions d'euros en jeu. Les enjeux n'avaient jamais été aussi élevés, et son esprit n'avait jamais été aussi vide.

« Je ne peux plus. » murmura-t-elle si bas que seul le souffle de la climatisation put l'entendre.

Ses doigts se crispèrent sur le clavier. L'impact psychologique de la rupture avec Marc était une plaie béante. Elle l'avait relégué au second plan, sous des couches de travail, de réunions, de déplacements. Mais la douleur était là, lancinante, acide. Elle remontait, suffocante. Ses poumons refusaient de prendre de l'air.

Un bip strident rompit le fragile silence. Un email de Marc. Son cœur fit un bond douloureux,

avant de chuter lourdement. Objet : « Nos affaires ». Même le pragmatisme transpirait de ses mots. Elle ouvrit le message. Une liste succincte : comment répartir les meubles, qui garderait l'appartement, le sort de leurs livres. Des biens matériels. Pas un mot sur eux. Pas un mot sur les promesses, les rires, les projets éventrés.

Sa gorge se serra. L'écran flouta. Ces chiffres qui hurlaient, ces millions à gagner, tout perdait son sens. Elle se sentait vide. Épuisée. La solitude qu'elle fuyait depuis l'adolescence lui avait rattrapé.

— Nora ! Le ton de Benjamin était plus insistant cette fois. Tu dois y aller.

Elle inspira profondément, l'air glacé du bureau lui brûlant les narines. Ses tempes martelaient. Ses mains, moites, caressèrent instinctivement le pendentif hérité de sa grand-mère. Une petite statuette de Bouddha en jadéite. Un héritage d'un voyage au Japon, un monde si lointain, si étranger.

Elle se leva, ses jambes lourdes, comme engluées dans un marécage. Ses yeux balayèrent la ville, froide et indifférente, s'étendant à perte de vue. Des milliers de vies, des millions d'histoires, et elle, prisonnière de la sienne. Une pression insoutenable sur les épaules.

— Je ne peux pas, dit-elle d'une voix rauque.
Benjamin fronça les sourcils.

— Comment ça, tu ne peux pas ? Le conseil t'attend. Monsieur Dubois est déjà là.

Monsieur Dubois. Le requin. Le PDG dont la patience était aussi légendaire que son manque d'empathie. L'homme qui mesurait le succès à l'aune des bénéfices et des parts de marché.

— Il faudra qu'ils se débrouillent sans moi.

Le silence qui suivit était pesant. Benjamin, d'habitude si sûr de lui, restait bouche bée. La surprise peignit son visage.

— Nora, tu... tu ne vas pas bien.

Elle sentit l'ironie de ses propres mots. Bien sûr, elle n'allait pas bien. Elle était brisée. Mais le dire à voix haute, c'était le rendre réel. C'était reconnaître la faille.

— J'ai besoin de partir. Loin. Très loin.

La tour Montparnasse, elle qui l'avait toujours fascinée par sa stature, lui semblait désormais une cage dorée. Elle n'était plus la cadre ambitieuse, la louve des affaires. Elle était juste Nora, une femme à bout de souffle.

Elle se dirigea vers la fenêtre, son regard plongé dans la grisaille parisienne. La ville, d'habitude si vibrante et pleine de vie, lui semblait terne, sans saveur. Elle se laissa tomber dans le

fauteuil en cuir, le même fauteuil qu'elle avait choisi avec Marc six mois auparavant dans un showroom des Champs-Élysées. L'odeur du cuir neuf flottait encore. Une odeur qu'elle liait désormais au souvenir d'un bonheur éphémère. Chaque objet, chaque détail de son existence lui rappelait cet échec cuisant.

— Je... je ne vous comprends pas, Nora. Benjamin semblait lutter pour aligner ses pensées. C'est le contrat de l'année !

Elle secoua la tête. La lassitude était palpable dans chacun de ses gestes.

— Je sais. Je suis désolée. Mais je n'ai plus l'énergie. J'ai besoin d'une pause. D'un véritable 'reset'.

Le mot 'reset' résonna dans le vide du bureau. Un mot qu'elle avait tant entendu dans les discours motivationnels, appliqués aux stratégies marketing. Aujourd'hui, elle l'appliquait à elle-même.

— Un « reset » ? demanda Benjamin, un pli d'incompréhension entre les sourcils. Tu vas prendre des vacances ?

Elle se tourna vers lui, un sourire triste aux lèvres.

— Non, Benjamin. Je vais partir. Définitivement.

Les yeux de Benjamin s'écarquillèrent.

— Quoi ? Mais... où ça ? Et ton poste ? Ta carrière ?

Elle haussa les épaules. Des détails insignifiants face à l'abîme qui s'ouvrait en elle.

— Je ne sais pas encore. Mais je sais que ce n'est plus ici que je trouverai les réponses.

Elle attrapa un magazine de voyage posé sur une pile de dossiers. La page était ouverte sur un paysage verdoyant, des montagnes brumeuses, un temple ancien en bois sculpté. Le monastère de Myoshin-ji à Kyoto, mentionné dans un article sur les retraites spirituelles au Japon. L'image l'avait intriguée il y a quelques semaines, un vague intérêt, une rêverie lointaine. Aujourd'hui, c'était une bouée de sauvetage.

— Le Japon.

Benjamin cligna des yeux, comme s'il tentait de dissiper une hallucination.

— Le Japon ? Mais tu ne parles pas japonais ! Tu n'as aucune idée de ce que tu vas y faire !

— Je vais apprendre. Et je vais trouver ce que j'y ferai.

Elle ramassa son sac à main, le strict nécessaire. Son portefeuille, son téléphone, les clés de son appartement. Un sentiment de légèreté, presque euphorique, commença à

monter. Une décision impulsive, déraisonnable, mais incroyablement libératrice.

— Prépare ma démission, Benjamin. Et dis à Monsieur Dubois que je suis désolée. Mais ma santé mentale passe avant son chiffre d'affaires.

Elle quitta le bureau, ne se retournant pas. L'image du Bouddha en jadéite pendait toujours autour de son cou, un lourd fardeau et une ancre à la fois. Le monde extérieur l'attendait. Un monde dont elle ignorait tout. Mais ce pressentiment, cette certitude lancinante qu'elle était au bord du gouffre, poussait ses pas à chaque enjambée. Elle avait le sentiment de retrouver sa respiration. L'air était froid, mais pur maintenant. Elle allait enfin le prendre, son ultime souffle.

Dans le taxi, qui filait à travers les rues encombrées de Paris, Nora observa la ville défiler. Les lumières scintillantes, la foule anonyme, les klaxons impatients. Un monde qu'elle avait cru sien, un monde qui lui semblait désormais étranger. Elle avait passé des années à courir après des objectifs matériels, des promotions, l'approbation de sa hiérarchie. Tout cela s'était évaporé comme de la brume au soleil. La seule chose qui comptait, c'était de s'éloigner, de trouver un autre sens à sa vie.

Elle ouvrit son téléphone, ses mouvements étaient automatiques. Une recherche. « Monastère Zen Japon ». Les résultats s'affichèrent. Des images de jardins de pierre, de temples anciens, de moines vêtus de robes traditionnelles. La paix qui émanait de ces images contrastait violemment avec le tumulte de son esprit.

Elle cliqua sur un lien. Un article sur la vie dans un monastère zen, les règles strictes, le silence, la méditation. L'idée de cette discipline, de cette rupture radicale avec tout ce qu'elle connaissait, lui parut soudainement attrayante. Une forme d'expiation, peut-être. Une façon de se punir pour ses erreurs passées, pour avoir laissé sa vie lui échapper.

Elle se souvint d'une conversation avec Marc, des mois auparavant. Ils parlaient de leurs rêves, de ce qu'ils feraient si l'argent n'était pas un problème. Marc avait évoqué un tour du monde, elle, un vague désir de "se retrouver". Elle ne savait pas encore que le "se retrouver" impliquerait un voyage si lointain, si radical.

Le taxi s'arrêta devant son immeuble. Son appartement, autrefois un cocon chaleureux, lui paraissait désormais froid et vide. Elle y passerait une dernière nuit. Elle aurait le temps de faire une

valise, de jeter un dernier regard sur les objets qui avaient marqué son passé. Demain, elle embarquerait pour une nouvelle vie. Une vie qu'elle n'aurait jamais imaginée.

Alors qu'elle montait les marches, la statuette de Bouddha autour de son cou lui parut plus légère. Un signe. Un espoir. Une promesse. Elle sentit ses poumons se gonfler enfin, l'air frais emplissant chaque alvéole. Elle allait respirer à nouveau. L'écho du silence l'attendait.

Elle pensa à la complexité des rituels zen, aux longues heures de méditation décrites dans ses recherches. Une discipline rigoureuse qui l'éloignerait radicalement de sa vie parisienne, où chaque minute était planifiée, chaque repas chronomtré. L'idée d'un tel dépouillement, d'une telle immersion dans l'instant présent, était à la fois terrifiante et excitante.

Elle imagina les paysages japonais, les cerisiers en fleurs au printemps, les érables rougeoyants à l'automne. Des images d'Épinal, peut-être, mais qui symbolisaient pour elle une nouvelle page, une toile vierge sur laquelle elle pourrait enfin réécrire son histoire.

Elle se remémora également les anecdotes de voyage de sa grand-mère, ses récits des temples anciens et des jardins zen au Japon. Des souvenirs

lointains, mais qui, aujourd'hui, prenaient un sens nouveau. Un lien, invisible mais puissant, la rattachait déjà à cette terre inconnue.

En ouvrant la porte de son appartement, elle fut frappée par le silence qui y régnait. Un silence assourdissant, presque palpable. C'était le silence de l'absence de Marc, le silence de ses propres pensées tourbillonnantes. Mais ce soir, ce silence n'était plus une menace. Il était une promesse. La promesse d'une nouvelle vie, d'une nouvelle Nora.

Elle posa sa valise vide au milieu de son salon immaculé. Demain, elle ne contiendrait que l'essentiel. Demain, tout changerait. Son regard s'attarda sur les photos accrochées au mur. Des sourires figés, des souvenirs heureux. Elle les décrocha un à un, les plaçant dans une boîte. Des reliques d'une vie révolue. Des souvenirs à ranger, à archiver, pour mieux avancer. La lune, déjà haute dans le ciel, filtrait à travers la baie vitrée, éclairant la pièce d'une lueur blafarde. Une nouvelle lune. Un nouveau départ.

2.

Le Combat Silencieux

Le gong résonna. Trois coups, profonds, vibrants, brisèrent le silence épais du *zendo*. Chaque onde s'insinua sous la peau de Nora, électrisant chaque fibre de son corps. La nuit s'accrochait encore aux versants du mont Hiei, mais ici, à l'intérieur du monastère Enryaku-ji, une lumière blafarde perçait déjà. Elle s'agenouilla lourdement sur son *zafu*, la maigre galette de méditation qui serait son seul rempart contre l'inconfort.

La position. *Za-zen*. Jambes croisées, dos droit, nuque étirée comme un bambou sous la brise. Ses paupières mi-closes capturaient le halo pâlichon d'une lanterne à huile, projetant des ombres dansantes sur les parois de bois ancestrales. Autour d'elle, les silhouettes des moines se moulaient dans une immobilité parfaite, statues de sérénité sculptées par des

décennies de discipline. Nora, elle, était une sculpture de tension.

Chaque expiration était une tentative, vaine, de chasser l'électricité qui parcourait ses veines. Le silence était un prédateur. Il se faufilait, épiait, puis bondissait, non pas sur elle, mais en elle. Les murmures de son propre corps se faisaient assourdissants : le battement frénétique de son cœur dans sa poitrine, le sang qui pulsait sourdement derrière ses tempes, le léger craquement de ses genoux ankylosés.

— L'esprit, murmura la voix intérieure de Maître Sora, ne s'arrête jamais. Il est comme un torrent de montagne. Ne tentez pas de l'arrêter, mais observez-le. Laissez-le couler.

Les mots de la veille, prononcés d'une voix douce mais ferme, résonnaient dans la boîte crânienne de Nora, se heurtant à la cacophonie de ses pensées. Observer. Facile à dire. Cinq minutes. À peine cinq maudites minutes et son esprit avait déjà escaladé l'Everest de son passé, dévalé les pentes glissantes de ses angoisses futures.

Le visage de Marc. Son sourire, la trahison. Une image nette, douloureuse, comme une écharde sous l'ongle. Puis la course effrénée. Les chiffres, les deadlines, l'open space sans âme, les

notifications incessantes, la sonnerie stridente de son téléphone, le vide abyssal après chaque succès éphémère. Tout y passait. La liste de ses échecs, de ses regrets, de ses peurs se déroulait à une vitesse folle, un film d'horreur projeté dans le sanctuaire de son crâne.

Elle tenta de se concentrer sur sa respiration. L'air frais qui entrait par ses narines, l'air chaud qui en sortait. Un mantra simple, une ancre fragile. Mais chaque fois qu'elle croyait l'atteindre, une nouvelle pensée surgissait, une vague scélérate qui la submergeait.

Une mouche. Une minuscule mouche. Elle bourdonnait, tournoyait, un point noir insignifiant dans l'immensité du *zendo*. Et pourtant. Le son minuscule se transforma en vrombissement de moteur, le vol hésitant en vol plané, et Nora se retrouva, malgré elle, à suivre sa trajectoire avec une intensité folle. Cette concentration absurde l'irritait. La frustration montait, une sève amère qui menaçait de la faire exploser.

Elle sentit une crampe tenace se nouer dans son mollet gauche. Son corps criait vengeance. Chaque muscle, chaque articulation, protestait contre cette immobilité forcée. Une douleur lancinante, une torture subtile. Elle imaginait les

moines. Imperturbables. Étaient-ils faits de pierre ? De bois ? Leur souffle était inaudible, leur présence, un murmure dans l'obscurité.

Un infime mouvement capta son attention. Juste en face, un jeune novice, Aki, l'avait effleuré du regard lorsqu'ils s'étaient croisés dans le couloir avant la séance. Sa posture, elle aussi, semblait figée. Mais quelque chose dans la tension de ses épaules, dans la rigidité de sa nuque, trahissait une lutte. Comme elle. Une lutte silencieuse. Ce constat fut une micro-illumination. Nora n'était pas seule dans ce combat.

Ses pensées s'éloignèrent de Marc, de son ancien travail, pour se focaliser sur ce jeune homme mystérieux. Que fuyait-il ? Quelles blessures dissimulait-il derrière ce visage impassible ? Était-il, lui aussi, en quête d'un soulagement à la tempête intérieure ? Une impulsion irrationnelle la poussa à vouloir le questionner, à percer le mystère.

Puis le son. Un son subtil. Le bruissement d'un *kasa*, le long bâton que les moines utilisent pour redresser ceux dont la posture faiblit. Un frisson parcourut l'échine de Nora. Pas un geste brutal, mais le simple frôlement de l'air. C'était une discipline, pas une punition. Pourtant, une sueur

froide lui perla sur la nuque. Elle se redressa d'un millimètre.

Le temps s'étirait, s'épaississait, devenant une substance visqueuse qui l'enveloppait, l'étouffait. Combien de minutes s'étaient écoulées ? Dix ? Une heure ? L'illusion du temps s'était fracturée. Chaque seconde était un gouffre.

— Vous n'êtes pas votre esprit, Maître Sora avait-il insisté. Vous êtes l'observateur.

Mais comment observer un tourbillon qui vous aspirait ? Comment se détacher de cette violence qui se manifestait à l'intérieur, de cette tempête qui balayait tout sur son passage ? C'était une guerre. Une guerre psychologique. Un thriller qui se jouait à huis clos entre les murs de son crâne.

Elle se rappela alors une conversation avec un collègue japonais, il y a des années, lors d'un dîner d'affaires à Tokyo. Il lui avait parlé du concept de *mushin*, "sans esprit", un état de clarté mentale atteint par les pratiquants d'arts martiaux et de méditation. Elle n'avait jamais prêté attention à ces paroles à l'époque, noyée dans son cynisme occidental. Maintenant, le mot résonnait, moqueur, un idéal inaccessible.

La fatigue la submergeait. Une fatigue qui n'était pas physique, mais mentale, émotionnelle.

Comme si chaque pensée avait drainé un peu plus de son énergie vitale. Ses paupières clignaient, ses membres tremblaient.

Un second coup de gong, plus doux, brisa l'immobilité. La séance était terminée. Les moines se mirent debout, imperceptiblement. Nora tenta de faire de même. Ses jambes étaient engourdis, ses muscles raides. Elle eut du mal à se relever, titubant un instant.

Maître Sora se tenait là, son regard paisible posé sur elle. Il ne dit rien. Ses yeux, d'un noir profond, semblaient percer les couches de son agitation, voir au-delà de sa façade, droit dans le chaos qui régnait en elle.

— C'était... difficile, admit Nora, sa voix rauque. Plus que ce que j'imaginais.

Le Maître esquissa un léger sourire.

— Le début est toujours le plus difficile, Nora-san. C'est lorsque le vent se lève que l'on mesure la force de l'arbre. Votre esprit est un vent puissant.

Il fit une pause, son regard se perdant un instant vers les jardins encore plongés dans l'aube.

— Chaque pensée est une goutte d'eau. Au début, le fleuve est un torrent impétueux. Mais avec la pratique, vous apprendrez à ne plus vous

jeter dedans. Vous apprendrez à observer depuis la rive.

Nora acquiesça, sans vraiment comprendre. La rivière. L'observateur. Des concepts abstraits qui flottaient encore dans la brume de son esprit embrumé. Elle sentit ses muscles se détendre enfin, et la douleur physique la rappela à l'ancrage. La crampe était toujours là, un rappel brutal de la veille qu'elle faisait sur son corps et son esprit.

Elle se tourna vers Aki, qui s'apprêtait à quitter le *zendo*. Le jeune novice la regarda, ses yeux révélant une lueur fugace que Nora ne put déchiffrer. Un éclair de compréhension ? De compassion ? Ou était-ce simplement le reflet de sa propre introspection dans le miroir de l'autre ?

— Vous... vous avez l'habitude ? demanda Nora, sa voix encore hésitante.

Aki hocha la tête, un mouvement à peine perceptible. On sentait son corps entier parler au travers d'une économie de gestes impressionnante.

— Chaque jour. Plusieurs fois. C'est le chemin.

Sa voix, grave et douce, contrastait avec l'image qu'elle s'en faisait. Il attendit un instant, comme si d'autres mots allaient suivre, puis il s'inclina légèrement et disparut dans le couloir sombre.

Nora resta seule avec Maître Sora. Le silence, cette fois, était différent. Il n'était plus prédateur. Plutôt un complice, un confident. La tempête s'était un peu calmée, laissant derrière elle un calme relatif, l'écume des pensées résiduelles.

— Vous portez beaucoup de poids, Nora-san, dit le Maître, sa voix grave brisant l'accalmie. Le silence est un miroir sans concession. Il reflète ce que l'on tente de cacher dans le bruit.

Le corps de Nora se tendit. Il avait vu. Il avait compris. Le Maître avait percé ses défenses, ses armures. La vulnérabilité, crue, nue, la frappa de plein fouet. Une sensation désagréable, inconfortable. Mais étrangement libératrice, aussi.

— Je... je ne sais pas comment faire taire tout ça, avoua-t-elle, un geste de la main désignant sa tête. Toute cette... agitation.

— On ne fait pas taire le vent, répondit Maître Sora. On apprend à vivre avec lui. À l'observer. À comprendre sa direction. C'est un travail de longue haleine. Mais chaque instant d'observation est une victoire.

Il fit un pas vers elle, son visage empreint d'une douce sévérité.

— N'ayez pas peur de ce que vous voyez dans le miroir du silence, Nora-san. C'est le premier

pas pour le changer. Le plus dur est de poser le premier regard.

Elle sentait son corps entier trembler, un léger spasme nerveux lui parcourut l'échine. Cette première séance avait été un choc, une immersion brutale dans les abysses de sa propre psyché. Une plongée sans oxygène. Mais elle n'avait pas coulé. Pas encore.

Maître Sora se retourna, son *kimono* glissant silencieusement sur le tatami. Il s'arrêta à l'entrée du *zendo*, son regard balayant l'espace vide, comme s'il y cherchait une vérité universelle inscrite dans l'air.

— Venez me voir avant le repas de midi, Nora-san. Nous parlerons de cet ancien manuscrit que vous avez découvert hier. Il pourrait vous éclairer sur la nature de ce chemin.

Le manuscrit. Nora l'avait presque oublié, tant la méditation l'avait absorbée. Un vieux parchemin jaunie, trouvé par hasard dans la bibliothèque du monastère, recelant des calligraphies énigmatiques. Une autre porte, peut-être, vers la compréhension. Cet instant, entre la douleur physique de la méditation et la promesse d'une nouvelle énigme, lui donna un bref répit. Un espoir tenu dans le paysage désolé de son âme.

* * *

La serpillière râche râpait le bois ancien du couloir. Chaque frottement était un écho abrasif dans le silence pesant du monastère. Nora, genoux à terre, sentait la morsure du froid remonter le long de ses cuisses à travers le tissu fin de son pantalon de toile grise. Sa nuque était raide, les muscles de ses épaules téтанisés. Deux heures. Deux heures qu'elle astiquait ce même couloir, sous l'œil impénétrable d'une nonne aux traits burinés par le temps et la discipline.

Le savon, un bloc brunâtre aux relents d'algues et de terre humide, laissait une trace éphémère avant d'être absorbé par le bois. Nora se souvenait des parquets immaculés des bureaux de Tokyo, où des équipes entières passaient la nuit à traquer la moindre poussière. Ici, c'était autre chose. Une punition. Une purification. La sueur perlait à son front, mais elle n'osait pas essuyer. Pas de geste superflu. Pas de répit.

— Ce sol... c'est le miroir de votre esprit, Nora-san.

La voix de la nonne, basse et rocailleuse, brisa le silence. Nora sursauta, son cœur battant la

chamade. Elle n'avait pas vu la vieille femme s'approcher.

— Quand l'esprit est agité, le miroir est trouble, poursuivit la nonne, ses yeux sombres fixés sur une tache à peine visible.

Nora serra les dents. Son esprit était un champ de bataille. Les fantômes de ses e-mails non lus, les deadlines à respecter, le visage de Kenji, figé dans cette expression de dégoût la nuit de leur rupture. Tout revenait, amplifié par ce silence assourdissant.

Elle plongea la serpillière dans le seau d'eau glacée. Le contact brutal l'arracha un instant à ses pensées. Ses mains étaient rougies, la peau craquelée. Elle n'avait jamais fait de travaux domestiques de sa vie. À Tokyo, une armée de concierges s'en chargeait. Le contraste était violent, presque absurde.

Plus tard, sous un soleil voilé, elle se retrouva dans le potager. La terre, noire et grasse, collait à ses doigts. On lui avait confié la tâche de désherber une parcelle de daïkon. Les feuilles, d'un vert profond, contrastaient avec les herbes folles qui les étouffaient. Chaque mauvaise herbe arrachée était une victoire microscopique, mais elle n'en ressentait aucune satisfaction. Seulement l'épuisement.

Un grincement de porte. Aki, le jeune novice, sortait du temple. Son visage était pâle, encadré par des mèches de cheveux noirs coupées à la hâte. Il portait un seau rempli d'eau et une petite pelle. Le même genre d'outils qu'elle utilisait.

— Nora-san.

Sa voix était un murmure. Il ne la regarda pas directement. La politesse japonaise, même ici, était une carapace.

— Aki-san.

Elle répondit sur le même ton neutre. Le sol. Le silence. Les rituels. Tout était codifié.

— Vous avez bien avancé.

Il désigna du menton la parcelle de daïkon. Nora hocha la tête, sans un mot. La futilité de son existence passée s'étalait devant elle comme un parterre de mauvaises herbes. Ces sacs à main de luxe, ces dîners hors de prix, ces réunions interminables où elle parlait sans rien dire. Tout avait éclaté en bulles de savon. Et maintenant, elle arrachait des chardons.

Le soleil glissa derrière un épais rideau de nuages. L'air devint plus frais, imprégné de l'odeur de la terre mouillée. Aki s'agenouilla un peu plus loin et commença à arracher des herbes avec une concentration désarmante. Son geste

était fluide, presque hypnotique. Nora le regarda faire. Il semblait en paix, là, au milieu des légumes.

Pourtant, un frisson la parcourut. Quelque chose ne collait pas. Son attitude, trop appliquée, presque forcée. Derrière cette façade de sérénité, Nora percevait une tension sourde, une fausse note dans la symphonie du monastère. Elle avait développé une acuité particulière à déceler les fractures dans l'âme humaine. C'était son métier, autrefois. Cerner les failles d'un client, débusquer les non-dits dans un contrat.

Une petite plume blanche virevolta au-dessus de sa tête avant de se poser délicatement sur une feuille de daïkon. Légère, aérienne. Nora eut un étrange pressentiment. Ce n'était pas le calme qui l'entourait qui la troublait, c'était l'absence de son propre calme. Le silence rendait ses pensées assourdissantes.

Le soir, le dîner fut servi dans le réfectoire. Le même bol de riz gluant, la même soupe miso, les mêmes légumes insipides. Et toujours le silence. Les corps glissaient le long des bancs, les bols s'entrechoquaient à peine. Chaque son était amplifié, chaque mastication une intrusion.

Nora sentait la faim la tenailler. Son corps réclamait autre chose, la richesse d'un plat sophistiqué, le verre de vin rouge qui apaisait ses

soirées après une journée exténuante. Ici, c'était la discipline. La privation.

Elle leva les yeux. Maître Sora était assis en face d'elle, à quelques mètres, imposant. Son regard balayait la pièce, s'attardant parfois sur un novice, comme s'il sondait les âmes. Quand ses yeux crochèrent ceux de Nora, elle sentit un frisson la parcourir. Pas de jugement. Pas de réconfort. Juste une observation pure et simple.

C'était un jeu. Un jeu de patience, de renoncement. Et Nora détestait perdre.

Dans sa petite cellule aux murs immaculés, la lumière du crépuscule filtrait à travers la fine feuille de papier qui recouvrait la fenêtre. Elle s'allongea sur son futon, le corps endolori, l'esprit en ébullition. Ses peurs refaisaient surface, insidieuses, rampantes. L'échec. La solitude. La peur d'être oubliée, de n'être plus rien sans le tumulte de sa vie passée.

Le murmure du vent à travers les pins résonnait comme un chant funèbre. Le monastère n'était pas un havre. C'était une arène. Et le combat qu'elle menait était le plus terrifiant de tous : celui contre elle-même. Chaque rituel, chaque geste humble, était une lame tournant dans ses blessures intérieures.

Elle se blottit sous sa couverture fine, le froid mordant ses membres. Ses pensées s'éloignèrent du présent, vers un souvenir lointain, une image floue d'un petit chaton abandonné sous la pluie, qu'elle avait recueilli un soir d'enfance. Elle l'avait serré fort, ressenti sa petite chaleur contre sa joue. Ici, il n'y avait pas de douceur. Juste la brutale honnêteté du silence.

Le sommeil tardait. Les voix résonnaient dans sa tête. Les reproches non exprimés de Kenji. Les attentes de ses parents. Les rires de ses collègues. Tout ce qu'elle avait fui la rattrapait, dans ce sanctuaire supposément paisible.

Une ombre passa devant sa fenêtre, projetée par la faible clarté extérieure. Un mouvement furtif. Nora se redressa d'un coup, le cœur cognant contre ses côtes. N'était-ce qu'une branche agitée par le vent ? Ou la silhouette d'Aki, encore debout, arpantant les couloirs du monastère sous le voile de la nuit, son secret pesant sur ses jeunes épaules ?

Elle retint sa respiration, les yeux rivés sur la fenêtre. Le silence s'épaississait, devenait palpable. Une tension se nouait dans sa poitrine, aussi serrée que le noeud d'une corde. Ce monastère, ce n'était pas une évasion. C'était un piège. Et elle en était la proie.

PARTIE II

Murmures de Sagesse

3.

Rencontre des Âmes

Le silence était une lame. Nora en ressentait le tranchant chaque matin dans le dojo, dans la salle de méditation, et désormais, dans le jardin de pierre où elle observait Aki. Le novice, tête baissée, les gestes précis, ratissait le gravier pour recréer les ondulations parfaites de l'océan. Le soleil de fin d'après-midi projetait de longues ombres mordorées sur les camélias ardents, dont les pétales carmins se détachaient sur le vert sombre du feuillage. L'air était imprégné d'une odeur terreuse et de l'encens qui brûlait quelque part dans le temple principal, le Hōjō.

Nora, adossée au pilier en bois sombre d'une galerie couverte, guettait Aki. Non pas avec une curiosité déplacée, mais avec une fascination presque magnétique. Ses propres peines, enfouies profondément sous les strates de la vie urbaine et d'une relation toxique, résonnaient étrangement avec le mutisme du jeune homme. Aki, la

vingtaine à peine, portait l'uniforme gris des novices, simple et austère. Chacun de ses mouvements était mesuré, intentionnel, trahissant une discipline féroce. Pourtant, sous cette carapace, Nora percevait une fissure, une fragilité dissimulée qui l'interpelait.

Les gestes d'Aki avec son râteau en bois étaient comme une méditation en mouvement. Il avançait lentement, traçant des motifs circulaires puis linéaires, symbolisant les vagues et le vide. Le crissement du gravier sous le râteau était le seul son audible, une mélodie hypnotique dans le vaste silence du temple. Nora sentait une oppressante familiarité émaner de ce silence. Elle connaissait ce vide, cette tentative désespérée de contrôler le chaos intérieur par une discipline extérieure. Elle avait fait de même, à sa manière, en se noyant dans le travail.

Soudain, Aki s'immobilisa. Son râteau resta suspendu, pointant vers les petites pierres grises. Nora retint son souffle. Il ne regardait pas vers elle, mais son immobilité était si totale qu'elle laissa penser qu'il avait perçu sa présence. Un frisson froid courut le long de la colonne vertébrale de Nora.

Aki tourna lentement la tête. Son regard, sombre comme l'encre, se posa sur elle. Aucune

surprise, aucune émotion apparente. Juste un abîme silencieux. Il n'y avait pas de jugement, pas d'invitation. Seulement une reconnaissance. Cette intensité, cette absence d'artifice, frappa Nora en plein cœur. Elle avait l'impression d'être observée non pas par ses yeux, mais par les profondeurs de son âme, un lieu où la souffrance ne pouvait être dissimulée.

Le temps s'étira, dense et lourd comme l'air avant un orage. Le regard d'Aki était une énigme, une question muette à laquelle Nora ne trouvait pas de réponse, si ce n'est un écho de sa propre solitude. Les détails de son visage s'inscrivirent dans la mémoire de Nora : la finesse de son nez, la courbe de ses lèvres scellées, le léger affaissement de ses épaules.

— C'est une forme de méditation, murmura Nora, sans savoir pourquoi elle rompait le silence.

Aki ne répondit pas. Il baissa les yeux, puis, sans un mot, il reprit son geste, traçant à nouveau les vagues imaginaires dans le sable. Le crissement recommença. Mais quelque chose avait changé. Le rythme, auparavant régulier, était désormais empreint d'une légère hésitation, d'une infime tension. Il ne traçait plus seulement des motifs; il semblait exprimer une lutte interne, une tentative de réordonner non pas seulement les

pierres, mais aussi les pensées tumultueuses qui l'habitaient.

Nora ne bougea pas. Elle observa. Elle se sentait reliée à lui par un fil invisible, une compréhension tacite de la douleur qui consume. Elle avait longtemps fugué, lui semblait luttait de toutes ses forces pour ne pas s'effondrer. Elle revit, dans l'élan de son râteau, les soirs où elle rentrait épuisée, le corps vidé mais l'esprit bourdonnant, cherchant un quelconque réconfort dans le vide de son appartement parisien. Les larmes retenues, les cris étouffés.

Une brise légère fit frémir les feuilles des bambous proches, créant un chuchotement sec et métallique. L'ombre des branches dansait sur le gravier, comme des spectres furtifs. Nora sentit le froid du vent s'insinuer sous son kimono, mais elle resta là, comme clouée.

Aki s'interrompit à nouveau. Cette fois-ci, il ne se tourna pas vers elle. Il laissa simplement tomber le râteau. Le cliquetis du bois sur le gravier fut assourdissant dans le silence, comme un coup de feu. Le novice se redressa, lentement, les épaules légèrement voûtées. Il croisa les bras sur sa poitrine, un geste de repli, de protection.

— C'est... lourd, dit-il d'une voix rauque, presque inaudible, son premier mot à Nora. Ses

yeux restèrent fixés sur les motifs inachevés dans le jardin.

Nora sentit une onde de choc la traverser. Son cœur tambourinait. Cette parole, si imprévue, si brute, était une confession. Il ne parlait pas du râteau. Il parlait de la vie. Il parlait du passé. Elle vit dans sa raideur la même rigidité qu'elle ressentait parfois en elle, cette carapace forgée par des années de suradaptation, de dissimulation.

— Qu'est-ce qui est lourd ? demanda Nora, sa voix à peine un murmure.

Aki leva enfin les yeux. Cette fois, son regard ne fut pas un abîme, mais une étincelle de douleur non dissimulée. Il y avait une tristesse insondable, une histoire sans mots. C'était le reflet de ses propres larmes jamais pleurées, de ses propres silences assourdissants.

— Tout, répondit-il. Le vent. Le silence. Les... ombres.

Le mot « ombres » résonna étrangement, chargé d'un sens que Nora ne put immédiatement déchiffrer. Des ombres du passé ? Des ombres mentales ? Devant ce mystère, la curiosité de Nora, d'habitude tamisée par sa propre lassitude, s'aiguisa. Elle vit un homme aux prises avec des fantômes, tout comme elle.

— Pourquoi... restez-vous ? demanda-t-elle, osant une question plus personnelle.

Aki la regarda intensément, comme s'il cherchait à lire en elle la réponse avant de la donner. Ces yeux noirs, fuyants, avaient une profondeur qu'elle ne s'attendait pas à trouver chez un novice. Il semblait que sous le vêtement austère se cachait un homme brisé, mais pas encore vaincu.

— Où irais-je ? répondit-il, une lueur d'amertume dans la voix.

Le ton était plat, sans espoir, mais teinté d'une résignation qui glaça Nora. Elle comprit qu'Aki n'était pas là par choix absolu, mais peut-être par défaut, une fuite similaire à la sienne, mais ancrée dans une souffrance plus profonde. Il y avait une blessure, quelque chose de grave qu'il cherchait à taire, à effacer. La même blessure qu'elle cherchait, elle aussi, à panser dans ce monastère.

Il reporta son attention sur le jardin inachevé, les ondulations brisées par la chute de son râteau. Il n'y avait aucune acceptation dans son regard, seulement une fatalité. Les ombres du crépuscule commençaient à allonger leurs doigts sur le jardin, enveloppant Aki d'une aura encore plus mystérieuse. Nora sentit une boule se former dans sa gorge. Elle était face à un miroir. Un

miroir déformé, mais dont l'image lui renvoyait une part d'elle-même qu'elle fuyait depuis trop longtemps.

Elle hésita. Voulait-elle vraiment s'immiscer dans ce mystère, se confronter à cette souffrance qui faisait écho à la sienne ? Ou est-ce que cela représentait une nouvelle fuite, une distraction pour éviter sa propre introspection ?

Le grincement lointain d'une porte se fit entendre. Le Maître Sora, pensa Nora. La fin de la journée. La fin de cet étrange échange. Mais la connexion, elle, était établie. Elle ne s'effacerait pas. Nora sentit que ce bref instant avec Aki avait ouvert une brèche, non seulement dans sa curiosité, mais aussi dans les murs qu'elle avait érigés autour de son cœur. L'obscurité grandissait, et avec elle, le murmure d'un passé qui ne demandait qu'à être dévoilé. Leurs silences parlaient plus fort que n'importe quel cri, scellant leur étrange pacte.

* * *

Elle se tenait devant la porte coulissante en fusuma, son cœur battant une cadence irrégulière.

Le bois poli reflétait la lumière tamisée du jardin de mousse, accentuant son propre reflet déformé. Nora leva une main hésitante, puis la laissa retomber. Elle était venue chercher la paix, mais chaque pas la ramenait à l'agitation intérieure qu'elle voulait fuir. L'air était lourd d'une odeur d'encens et de vieux bois, un mélange âpre qui lui serrait la gorge.

Une ombre se découpa derrière le papier de riz translucide. La porte glissa sans un bruit, révélant la silhouette immobile de Maître Sora. Son visage, parcheminé par les années, était une carte énigmatique où chaque ride racontait une histoire. Ses yeux, d'un noir profond, la traversèrent sans effort apparent, et Nora sentit ses défenses s'effriter sous ce regard soutenu. Il portait un *kesa* simple de couleur terre, sa posture droite malgré l'âge. Il n'y avait pas de fanfreluches, pas d'artifices, juste une présence brute et inébranlable.

— Entrez, Nora-san, Murmura-t-il, sa voix rauque comme le frottement de deux galets. Ici, le silence est un maître exigeant, mais il offre les leçons les plus précieuses.

Nora s'inclina maladroitement, comme elle l'avait appris. L'étiquette monastique était un enchevêtrement de gestes subtils, de réverences

et de silences. Chaque mouvement était un enseignement en soi, une invitation à la pleine conscience. Elle pénétra dans la pièce, un *zendo* dépouillé où seule une estrade basse et un coussin de méditation, un *zabuton*, brisaient la simplicité austère. Les murs, en terre battue, absorbaient le son, accentuant la sensation d'isolement. Elle s'agenouilla en face de lui, les mains posées sur ses cuisses, ses battements cardiaques résonnant dans ses propres oreilles.

— Vos pas sont lourds, Nora-san. Trop lourds pour la danse du souffle. Mais le poids n'est pas toujours celui du corps. Parfois, c'est l'esprit qui traîne la patte, n'est-ce pas ?

Nora déglutit. La question n'attendait pas vraiment de réponse verbale. Elle sentait que chaque mot de Maître Sora était une sonde, explorant les replis les plus secrets de son être. Elle avait cru pouvoir cacher ses fardeaux, les dissimuler derrière une façade de détermination. Mais ici, sous ce regard, tout était mis à nu.

— J'ai... J'ai cherché une échappatoire, Maître Sora, avoua-t-elle, sa voix à peine audible. Loin du bruit, loin de moi...

Un léger sourire effleura les lèvres de Maître Sora, un instant fugace qui ne modifiait en rien l'expression grave de son visage.

— Le bruit n'est pas seulement à l'extérieur, Nora-san. Il résonne aussi en nous. Et parfois, le silence extérieur ne fait qu'amplifier le vacarme intérieur. Le *satori*, l'illumination, n'est pas une fuite, c'est une confrontation. Une confrontation avec soi-même, sans fard, sans masque.

Son regard perçant la fixait toujours. Nora sentit une chaleur monter à ses joues. Elle avait l'impression d'être lue comme un livre ouvert, toutes ses angoisses, ses peurs et ses désirs non dits étalés devant lui.

— Vous êtes venue ici blessée, continua le Maître. Comme un rameau brisé par la tempête. Mais un rameau brisé peut encore apprendre à danser sous le vent. Accepter la fragilité est une force, non une faiblesse.

Nora serra les poings, un frisson la parcourant. Les mots du Maître, bien que doux, la frappaient de plein fouet, démolissant les murs qu'elle avait érigés autour d'elle. Elle avait toujours vu la fragilité comme une honte, une faille à dissimuler à tout prix.

— Je... je ne sais pas comment faire, Maître Sora. J'ai toujours tout contrôlé. Et maintenant... je me sens vide.

Le Maître ferma les yeux un instant, ses traits s'adoucissant légèrement.

— Le contrôle est une illusion, Nora-san. Une corde que l'on serre si fort qu'elle finit par nous couper la circulation. La vie est un fleuve. On peut essayer de contrôler son cours, de bâtir des barrages. Mais le fleuve trouve toujours son chemin. Et parfois, il emporte tout sur son passage. La véritable sagesse est d'apprendre à naviguer, non à diriger.

Il se pencha légèrement en avant, son regard se faisant plus intense.

— Vous parlez de vide. Mais le vide n'est pas l'absence. Il est un espace, une potentialité. C'est dans ce vide que de nouvelles choses peuvent naître. Comme une feuille blanche, prête à recevoir une nouvelle histoire. Votre histoire.

Nora se sentait déstabilisée, mais aussi étrangement apaisée. Les paroles du Maître étaient comme une brise fraîche qui dissipait les brumes de son esprit. Elles n'offraient pas de solutions toutes faites, mais des perspectives nouvelles, des façons différentes de regarder les choses.

— J'ai peur, Maître Sora, murmura Nora. Peur de ce que je pourrais découvrir dans ce vide.

Le Maître hocha lentement la tête.

— La peur est une ombre, Nora-san. Elle grandit lorsque nous lui tournons le dos. Mais si

vous vous retournez, si vous la regardez en face, elle rétrécit. Et parfois, elle disparaît. La méditation, le *zazen*, est un moyen de faire face à cette ombre. De l'observer sans jugement, sans la nourrir.

Il tendit une main vers le *zabuton* à côté de lui.

— Asseyez-vous, Nora-san. Et respirez. Simplement respirez. Chaque souffle est un moment présent. Chaque souffle est une chance de recommencer. L'esprit est comme un cheval sauvage. Il a besoin d'être entraîné, non brisé.

Nora hésita un instant, puis s'exécuta. Elle s'assit sur le coussin de méditation, croisant les jambes comme elle l'avait appris. L'assise était encore inconfortable, chaque muscle protestant. Le sol dur sous le *zabuton*, le silence oppressant, tout contribuait à son malaise physique. Mais les mots de Maître Sora résonnaient en elle, un écho puissant et insistant.

— Ne cherchez pas à chasser les pensées, continua le Maître, sa voix devenue un murmure doux et régulier. Contentez-vous de les observer. Comme des nuages qui passent dans le ciel. Ne vous y accrochez pas, ne les jugez pas. Laissez-les simplement être.

Nora ferma les yeux. Les images de sa vie passée, de son ex-compagnon, de son travail harassant, de ses attentes déçues, défilèrent devant ses yeux comme un diaporama frénétique. C'était un tourbillon, un chaos. Elle sentit la panique monter, l'envie irrépressible de fuir, de se lever et de courir loin de ce silence assourdissant.

Mais les mots du Maître Sora la retenaient. « Laissez-les simplement être. » Elle tenta de suivre son conseil, de détacher son esprit de ce flot ininterrompu. C'était une lutte acharnée, une bataille silencieuse. Ses pensées étaient des monstres, des ombres menaçantes qu'elle avait toujours repoussées.

Maître Sora se leva doucement. Son mouvement était fluide, presque imperceptible. Il se tint derrière elle, une présence calme et rassurante.

— Le chemin est long, Nora-san, reprit-il. Et parfois douloureux. Mais chaque pas est une victoire. Chaque moment est une leçon. Demain, vous assisterez à la cérémonie du thé. Une autre forme de méditation. Et une autre occasion de rencontrer la paix, si vous lui ouvrez la porte.

Il sortit de la pièce avec la même fluidité, laissant Nora seule dans le *zendo*. Le silence retomba, plus profond, plus présent que jamais.

Mais cette fois, il n'était pas oppressant. Il était... empli. Empli d'échos, de promesses, et d'un frisson d'apprehension teinté d'espoir. Nora ouvrit les yeux. Le monde autour d'elle paraissait un peu plus net, un peu plus réel. Ses certitudes étaient ébranlées, mais à la place du vide, commençait à émerger une étrange curiosité. Elle n'avait pas trouvé la paix, pas encore. Mais elle avait rencontré une voie, une direction. Et cela, pour l'instant, suffisait. Le soleil couchant projetait des ombres longues à travers la pièce, dessinant des lignes nettes sur le sol en tatami. Dehors, un corbeau cria, un son perçant qui se perdit rapidement dans l'immensité des montagnes. Nora prit une profonde inspiration, sentant l'air frais remplir ses poumons, la première étape d'un long chemin.

4.

Le Jardin Secret

Le soleil, déjà haut, dardait ses rayons sur le jardin du monastère. Une chaleur humide enveloppait Nora tandis qu'elle s'agenouillait aux côtés de Kei. La terre, d'un brun profond, exhalait une odeur riche et enivrante, mélange de décomposition et de vie nouvelle. Kei, le visage buriné par les intempéries et le temps, mais les yeux vifs comme des perles noires, lui tendit un plantule de feuille de **shiso** délicatement.

— Tenez, Nora-san, dit-elle d'une voix rauque mais douce. Sentez.

Nora prit le minuscule plant. Le parfum anisé et légèrement poivré du shiso, si caractéristique de la cuisine japonaise et dont elle avait découvert le goût subtil dans les repas monastiques, chatouilla ses narines. C'était une odeur vivante, un contraste saisissant avec l'asepsie des bureaux climatisés où elle avait passé tant d'années.

— C'est... puissant, murmura Nora.

— Chaque plante a son esprit, son histoire, répondit Kei en souriant. Ce shiso, il a été cultivé avec soin, nourri, protégé. Maintenant, il est prêt à grandir par lui-même. Notre rôle à nous, n'est pas de le forcer, mais de lui donner les conditions idéales pour qu'il s'épanouisse. Comme la vie.

Elle tendit à Nora une petite pelle.

— Creusez ici. Pas trop profond. Juste assez pour que ses racines se sentent chez elles.

Nora s'exécuta. La terre était étonnamment souple, facile à travailler, comme un baume sur ses mains. Chaque geste était lent, délibéré, à l'opposé de la frénésie qui dictait son existence avant son arrivée au monastère. Elle repensa à ces journées où chaque seconde comptait, chaque e-mail non lu était une épée de Damoclès. Ici, le temps semblait s'étirer, se plier à la volonté des éléments.

Elle plaça le plantule de shiso dans le petit trou, puis recouvrit délicatement les racines, tassant la terre avec une douceur inattendue.

— Bien, dit Kei en observant son travail. Maintenant, il faut l'eau. L'eau qui nourrit, l'eau qui purifie.

Kei lui tendit un arrosoir en bambou, son contenu miroitant au soleil. Nora versa l'eau doucement, observant chaque goutte s'infiltrer

dans la terre, être absorbée par le sol assoiffé. Ce geste simple, répété à l'infini, était une méditation en soi.

— La nature ne se presse jamais, et pourtant tout est accompli, cita Kei, les yeux fixés sur l'horizon lointain des montagnes. Vous comprenez, Nora-san ?

Nora acquiesça, un silence introspectif s'installant entre elles. Elle comprenait. Elle avait vécu toute sa vie dans l'urgence, persuadée que ne rien faire était une perte de temps. Mais ici, dans ce jardin, l'inaction n'était pas synonyme de stagnation. C'était une forme d'action, une attente respectueuse que les choses suivent leur cours naturel.

— Votre esprit est comme ce jardin, reprit Kei après un long moment. Il a besoin d'être désherbé, arrosé, nourri. Si vous le laissez à l'abandon, les mauvaises herbes prendront le dessus. Si vous essayez de tout contrôler, vous l'étoufferez. Le juste équilibre, voilà la clé.

Nora se sentit touchée par la justesse de ces mots. Son esprit était un véritable champ de bataille, envahi par les "mauvaises herbes" de l'anxiété, du regret, de la rancœur. Elle avait tenté de les arracher avec force, de les ignorer, mais elles repoussaient toujours, plus vigoureuses.

Peut-être qu'il fallait une approche différente, plus douce, plus patiente.

— Quand j'étais petite, j'avais un petit potager avec mon grand-père, confia Nora, surprise par l'intimité de son aveu. Il disait toujours que les légumes ont leur propre personnalité.

Kei sourit, un éclair de nostalgie dans le regard.

— Votre grand-père était sage. Chaque plante a ses besoins. Le **daikon** demande de la profondeur, le **nasu** (aubergine) de la chaleur, le **komatsuna** (un type de chou) de l'ombre à certains moments. Il faut observer, apprendre, s'adapter. Ne jamais imposer.

Elle se leva et se dirigea vers une rangée de petits buissons aux fleurs violettes.

— Ceci est du **myoga** (gingembre japonais), expliqua Kei en désignant les fleurs. Il aime l'humidité, la mi-ombre. Si vous le plantez en plein soleil, il mourra. C'est comme les gens. Nous avons tous nos préférences, nos faiblesses, nos forces. Essayer de transformer un myoga en daikon est futile. Il faut accepter qui nous sommes.

Nora, toujours agenouillée, ressentit une bourrasque d'émotion l'envahir. Accepter qui elle était. C'était là la racine de tant de ses souffrances. Elle avait passé sa vie à vouloir être une autre, à

se conformer aux attentes des autres, à la pression d'une société qui valorisait la performance et l'image.

— J'ai toujours pensé que je devais être forte, parfaite, murmura Nora. Que les émotions étaient des faiblesses.

Kei s'agenouilla à nouveau près d'elle, son regard rempli de compassion.

— Les émotions ne sont pas des faiblesses, Nora-san. Ce sont des messagers. Ils nous parlent de ce qui est important pour nous. La force ne réside pas dans leur suppression, mais dans leur compréhension. Dans la capacité à les laisser passer, comme les nuages dans le ciel.

Un papillon aux ailes orangées et noires, un ***papilio xuthus*** peut-être, virevolta autour d'une fleur de chrysanthème, puis s'envola, comme un symbole de légèreté. Le vent léger agitait les feuilles des bambous, créant une mélodie douce et apaisante qui contrastait avec le chaos qu'elle avait intérieurisé si longtemps.

— Regardez ces chrysanthèmes, dit Kei en montrant une bordure de fleurs jaunes éclatantes. Elles fleurissent en automne, quand la plupart des autres plantes se préparent à l'hiver. Elles ont leur propre rythme. Et elles sont magnifiques.

Nora se sentit émerger d'une torpeur. Pour la première fois depuis longtemps, elle ne pensait pas à son passé, à ses échecs, à l'urgence de son avenir incertain. Elle était simplement là, dans l'instant présent, au milieu de ce jardin, écoutant le doux murmure de Kei et le chant incessant de la nature. Elle sentait le soleil sur sa peau, la terre sous ses doigts, l'odeur du shiso et des herbes aromatiques. C'était une sensation nouvelle, une paix inattendue.

— La méditation, reprit Kei, n'est pas seulement assise en silence. C'est aussi dans le travail, dans l'attention que l'on porte à chaque tâche. Quand vous plantez ce shiso, vous méditez. Quand vous arrosez, vous méditez. Chaque geste devient une prière, une offrande à la vie. C'est l'essence de **Samu**, la méditation par le travail physique.

Nora se rappela les heures passées à balayer les allées du monastère, à laver la vaisselle, des tâches qu'elle aurait jugées insignifiantes il y a quelques semaines. Mais ici, chaque action était imprégnée d'une intention nouvelle, d'une signification profonde. Le rythme régulier de la balayeuse, le contact de l'eau sur ses mains, tout devenait un ancrage dans le réel, un moyen de ramener son esprit vagabond à l'ici et maintenant.

— Le jardin est un miroir, dit Kei. Il reflète nos états intérieurs. Si nous sommes pressés, négligents, le jardin le ressentira. Si nous sommes patients, aimants, il nous le rendra au centuple.

Elle se leva et se dirigea vers un vieil arbre noueux, un **camphrier** de taille imposante dont l'ombre bienfaisante s'étendait sur une partie du jardin.

— Cet arbre a vu des centaines d'années passer. Des moines, des novices, des tempêtes, des hivers rudes et des étés brûlants. Il est toujours là, solide, enraciné. Il ne lutte pas contre le vent, il se plie. Il ne lutte pas contre le froid, il attend le printemps. La résilience. C'est la leçon la plus importante de la nature.

Nora posa sa main sur l'écorce rugueuse du camphrier. Elle sentit sa puissance tranquille, sa sérénité. Elle aussi, elle voulait être comme cet arbre. Solide, enracinée, capable de traverser les tempêtes sans se briser.

— Beaucoup de gens viennent ici chercher la paix, continua Kei, mais elle n'est pas à chercher à l'extérieur. Elle est déjà en vous. Il faut juste enlever les couches de poussière, les illusions, les peurs qui la recouvrent. Et le jardin est un bon endroit pour commencer.

La lumière du soleil commençait à décliner, peignant le ciel de teintes orangées et violettes. L'air se rafraîchissait légèrement.

— Nous allons préparer le **sukiyaki** ce soir, annonça Kei, rompant le silence méditatif. Le shiso que vous avez planté aujourd'hui sera notre assaisonnement principal. Il aura le goût de votre labeur.

Nora sourit. Un faible sourire, mais un sourire sincère. Pour la première fois depuis des mois, elle se sentait nourrie, non pas par la nourriture, mais par l'essence même de la vie qui l'entourait. Le jardin, avec ses leçons silencieuses, était en train de semer en elle les graines d'une nouvelle existence.

— Merci, Kei-san, dit Nora, sa voix empreinte d'une gratitude nouvelle.

Kei lui rendit son sourire, le même sourire énigmatique et sage que Maître Sora.

— Le chemin est long, Nora-san. Mais chaque pas, même le plus petit, compte.

Nora se releva, ses muscles légèrement endoloris, mais son esprit étonnamment léger. Le lourd fardeau qu'elle portait depuis si longtemps semblait s'être allégé, comme si une partie de son poids avait été absorbée par la terre fertile du jardin. La promesse de ce sukiyaki parfumé au

shiso qu'elle avait elle-même planté, ajoutait une saveur particulière à cette fin de journée. Le jardin, loin d'être un simple espace de culture, était devenu un sanctuaire, un reflet de son âme en pleine transformation.

* * *

Agent stopped due to max iterations.

PARTIE III

Les Voies Cachées

5.

Le Cœur Révélé

L'humidité mordait la peau, glissant sous le fin kimono de coton. Nora frissonnait. Le sentier de mousse et de racines tordues s'enfonçait plus loin dans la forêt primaire, là où les cèdres millénaires dressaient leurs cimes vers un ciel toujours pâle. Chaque pas de Taro, lourd et mesuré, résonnait comme un métronome dans le silence épais de la forêt. Nora sentait la tension monter, non pas de peur, mais d'une étrange anticipation. Ses poumons aspiraient l'air raréfié, saturé de l'odeur terreuse des fougères et du parfum entêtant des cryptomerias.

— Nous y sommes presque, dit Taro. Sa voix grave était à peine plus qu'un murmure, mais elle portait, emplie d'une résonance étrange.

Nora acquiesça, le cœur battant contre ses côtes. L'obscurité grandissait, les rayons du soleil peinant à percer le dais végétal. Des effluves d'humus et de résine emplissaient l'air. Le

monastère de Fumon-in, niché au cœur des montagnes de Hida, n'était pas seulement un refuge pour l'âme, c'était un labyrinthe de secrets. Deux jours auparavant, Maître Sora avait mentionné un ancien ermitage, une annexe oubliée où les moines d'autrefois consignaient leurs pensées les plus intimes. Un lieu écarté, à l'abri des regards, dit-il. Un lieu où les pensées s'épanouissent, ou se fanent. Nora ne comprenait pas, mais son instinct la poussait à suivre cette piste.

Taro bifurqua brusquement, s'engageant dans un fourré dense. Des branches grattèrent le tissu de son kimono. Nora le suivit, des épines fines s'accrochant à ses cheveux. La descente devint plus abrupte, le sol glissant sous leurs sandales. Soudain, une forme indistincte apparut dans la pénombre, recouverte de lierre et de mousse. Une petite structure en bois sombre, presque fondue dans le paysage, comme si elle avait toujours fait partie de la forêt. Le temps l'avait rongée, tordue, mais elle tenait encore.

— C'est ça, lâcha Taro, la voix rocailleuse.

Nora s'approcha, le cœur serré d'une excitation mêlée de crainte. Les boiseries étaient noircies, les tuiles du toit, des éclats d'ardoise brisée. Une odeur particulière émanait de l'oubli,

celle du bois ancien, de la pierre froide et du papier jauni. Près de l'entrée, une petite statuette de Jizo, dieu protecteur des voyageurs et des enfants, était presque entièrement recouverte d'un tapis de lichen vert émeraude. Ses traits étaient effacés par les âges, mais son regard bienveillant, sculpté il y a des siècles, semblait toujours veiller.

Taro tira une lourde porte de bois qui gémit de douleur avant de s'ouvrir sur un espace confiné. L'air à l'intérieur était stagnait, lourd de siècles de silence. Une faible lumière filtrait par de fines ouvertures, révélant la poussière qui dansait dans les rares rayons. Quelques tatamis usés recouvriraient le sol. Des calligraphies éparses, presque illisibles, ornaient les murs, racontant des histoires que seuls les cèdres pouvaient se souvenir. Et sur une petite estrade au fond de la pièce, un coffre en bois laqué sombre, fissuré, mais intact.

— Voici ce que Maître Sora m'a demandé de vous montrer, laissa échapper Taro. Il avait les yeux rivés sur le coffre, une expression indéchiffrable sur son visage.

Nora s'agenouilla devant le coffre, son cœur tambourinant. Ses doigts effleurèrent le bois froid et poli. Elle sentait le poids de l'histoire, le souffle

des générations passées. Taro souleva le couvercle avec une étonnante délicatesse. À l'intérieur, des rouleaux de papier jaunis, méticuleusement rangés. Une odeur distincte de papier ancien, d'encre de sumi, de cèdre et d'un lointain encens emplit la petite pièce. Nora sentit ses tempes battre.

Elle prit le premier rouleau. Le papier était fin, mais étonnamment résistant. Les caractères, écrits à l'encre noire, semblaient danser sous ses yeux. La calligraphie était exquise, un art en soi, chaque coup de pinceau une prière.

— C'est un ancien sutra, expliqua Taro à voix basse. Il date... je pense... de la période de Muromachi.

Nora se demanda : "Période de Muromachi, qu'est-ce que cela signifie en termes d'âge pour un manuscrit ?" Elle s'obligea à se concentrer sur les caractères, tentant de déchiffrer le sens. Sa connaissance du japonais était limitée, mais les kanjis étaient là, universels dans leur symbolisme. Taro s'approcha, désignant du doigt quelques idéogrammes.

— « L'impermanence de toute chose », murmura-t-il, un doigt sur les caractères. « Le vent murmure et s'apaise. La fleur s'épanouit et se fane. Le cœur déborde, puis se vide. »

Ces mots, simples, portaient le poids des siècles, et Nora les sentit résonner en elle. Ses propres angoisses, ses pertes, les amours envolées. La fuite. Ce désir d'effacer son passé, de s'enfuir loin de sa propre histoire.

Elle déroula un autre parchemin, plus large, et ses yeux s'écarquillèrent. Sur une page, un dessin d'une femme assise en méditation, le visage apaisé, les yeux clos. Une ligne de texte accompagnait l'illustration.

— « Ne cherche pas le bonheur au-delà des montagnes, il est tapi dans l'écho de ta propre respiration. »

Le souffle de Nora s'accéléra. L'écho du silence: c'était le titre de son carnet personnel, le titre de l'histoire qu'elle était en train de vivre. Un frisson la parcourut. C'était trop précis.

Elle continua de lire, guidée par Taro dont la voix douce traduisait les phrases clés. Les textes parlaient de la vacuité, de l'acceptation de la souffrance comme partie intégrante de l'existence, de la danse incessante du donner et du recevoir. Chaque phrase semblait écrite pour elle, un dialogue intime entre une âme ancienne et la sienne.

— « L'attachement est la racine de toute souffrance », traduisit Taro, sa voix murmurant. «

Lâche prise sur ce qui fut, et ce qui est, révélera sa beauté. »

Nora pensa à sa relation passée, à l'incapacité de lâcher prise sur des souvenirs toxiques, aux regrets qui l'avaient rongée. Elle revit son appartement parisien, le désordre émotionnel de sa vie, la solitude oppressante masquée par l'hyperactivité. Son voyage au Japon n'était qu'une fuite, pas une confrontation.

Elle prit un autre rouleau, le plus petit de tous. Il semblait plus récent, l'encre moins passée.

— C'est peut-être un ajout plus récent, de l'époque Edo, suggéra Taro, observant les caractères.

Sur ce rouleau, un poème court, comme un haïku allongé.

« Les chaînes sont invisibles\nMais leur poids est réel.\nLibère ton cœur\nDe l'encre de ce qui fut.\nLe murmure de l'eau\nNe porte pas de passé. »

Les mots la percutèrent de plein fouet. Les chaînes invisibles. C'était exactement ce qu'elle ressentait. Un poids insidieux, une culpabilité, un chagrin qu'elle traînait comme un fardeau, même ici, au milieu des montagnes sacrées. Elle se retrouva face à face avec ses propres fantômes.

La vérité était là, étalée devant elle, dans l'écriture d'un moine oublié.

Les larmes lui montèrent aux yeux, brûlantes. Mais ce n'était pas des larmes de tristesse. C'était une marée montante d'une étrange clarté. Elle avait fui ses émotions, les avait enterrées sous une avalanche de travail, puis sous le silence du monastère. Mais le silence n'était pas un effaceur. C'était un révélateur.

Taro ne la regarda pas, sa discréetion était totale. Il semblait comprendre la portée de ce moment. Il se contenta de replacer délicatement les rouleaux dans le coffre.

— « On ne peut pas fuir ce qui est en nous », dit Taro, comme s'il lisait dans ses pensées. « On doit seulement apprendre à le regarder et à le laisser partir. »

Nora leva les yeux sur lui. Son visage, habituellement si fermé, portait une trace de mélancolie. Elle avait rarement vu Taro partager une telle émotion. Son passé mystérieux, évoqué par Maître Sora, portait peut-être aussi ses propres chaînes.

— Qui a écrit cela ? demanda Nora, la voix fragile.

Taro secoua la tête.

— Le nom n'a pas survécu, seulement les mots. C'est la voie du Bouddha. L'enseignement compte plus que le maître.

Nora repensa au renard blessé qu'elle avait aidé, à la tempête qui avait purifié l'air. Ces événements, Maître Sora les avait appelés des « signaux ». Ce manuscrit était plus qu'un signal, c'était un miroir. Un miroir qui lui montrait la vérité de son propre cœur, la nécessité d'affronter ses démons intérieurs.

Elle se leva, le dos endolori, mais l'esprit étrangement léger. L'ermitage, ce lieu de réclusion et d'oubli, venait de lui révéler une partie essentielle d'elle-même. La forêt, qui l'avait d'abord opprime par son silence, semblait maintenant l'envelopper d'une douce compréhension. Le sentier du retour fut différent. Les cèdres ne lui paraissaient plus menaçants, mais protecteurs. L'air n'était plus seulement humide, il était pur.

De retour au monastère, l'agitation des autres moines semblait lointaine. Nora se dirigea vers son humble cellule. Elle s'assit en position de zazen, face au mur. Ses pensées n'étaient plus un torrent, mais un ruisseau paisible. Elle ferma les yeux. Les mots du manuscrit résonnaient. « Lâche prise sur ce qui fut. » Le chemin ne serait pas

facile, mais elle voyait maintenant la première étape. Elle devait affronter l'écho du silence, non pas pour l'étouffer, mais pour l'écouter. Pour le comprendre. Et finalement, l'accepter.

La nuit tomba sur le monastère, enveloppant tout dans une noirceur profonde. Mais dans l'obscurité, Nora sentait une lumière nouvelle s'allumer en elle, vacillante, mais bien réelle. Le début d'une guérison.

* * *

Le chemin de pierre craquait sous ses geta. Nora, traversant la cour intérieure balayée par le vent, sentait la morsure du froid transpercer son kimono fin. Le jardin zen, habituellement un havre de paix, semblait aujourd'hui écrasé sous un ciel d'encre. Des volutes de brume s'accrochaient aux pins tortueux, enveloppant les rochers moussus d'un voile spectral. Chaque pas la menait plus profondément dans l'expectative, vers l'entrée discrète d'une annexe rarement utilisée, où Maître Taro l'avait convoquée. Une convocation inattendue.

Elle glissa le panneau coulissant, le bois ancien gémissant doucement. L'air à l'intérieur était lourd, imprégné de l'odeur de papier vieilli et d'encens froid. Taro était assis en zazen, son dos droit comme un tuteur, face à une fenêtre ouverte sur le jardin. L'expression sur son visage, habituellement impassible, portait une gravité nouvelle. Il ne la regarda pas immédiatement. Le silence s'étira, épais, pesant, pulsant d'une tension inexplicable. Nora s'agenouilla respectueusement sur un coussin, son cœur battant un rythme inhabituel contre ses côtes.

— Nora-san, commença Taro d'une voix rauque, rompant le silence. Je vous ai demandé de venir car votre présence ici, votre quête... elle me rappelle des choses enfouies. Des ombres.

Ses yeux, d'habitude doux et perçants, semblaient balayer un passé lointain, teinté de douleur. Ses mains ridées reposaient sur ses genoux, immobiles, mais Nora perçut une tension subtile dans la rigidité de ses doigts. Le moine inspira profondément, l'air froid lui emplissant les poumons.

— Je n'ai pas toujours été Taro, le moine serviteur. Mon nom d'avant était Kenji. Et mon histoire... elle n'est pas celle que l'on raconte aux novices.

Nora se sentit traversée par un frisson. Le vieil homme n'avait jamais évoqué son passé, ni personne au monastère. C'était une page scellée. Ce qu'il s'apprêtait à lui révéler était un secret longtemps gardé.

— J'ai grandi dans une famille de marchands de thé à Kyoto, au début de l'ère Meiji, poursuivit-il, ses mots lents, mesurés. Mon père, un homme ambitieux, rêvait de modernité. Il était obsédé par l'idée d'étendre son commerce aux marchés occidentaux. Il avait un associé. Un homme sans scrupules dont le sourire ne parvenait jamais à masquer l'éclat froid dans ses yeux.

Il marqua une pause, ses paupières closes. L'image du monastère, havre de paix, s'estompaît, remplacée par l'évocation d'un monde de manipulations et de désillusions.

— J'étais jeune, fougueux, confia-t-il, rouvrant les yeux. J'admirais mon père. J'aspirais à lui ressembler. J'ai mis ma confiance dans cet associé, un homme nommé Koji. Koji était l'éminence grise de l'entreprise. Il avait la faveur de mon père. Il m'a initié aux rouages complexes du commerce international, mais aussi aux arcanes sombres des affaires politiques de l'époque.

Nora sentit une anxiété monter en elle. La politique de l'ère Meiji était une période de bouleversements intenses. Des fortunes se faisaient et se défaisaient. Et la disgrâce sociale, alors, pouvait être un châtiment public et dévastateur.

— Koji m'a instruit sur les investissements en soie brute, me montrant des livres de comptes falsifiés qui semblaient prouver la réussite de ses manœuvres. J'y ai cru. J'ai encouragé mon père à investir de plus en plus, à prendre des risques toujours plus grands. Il nous a promis des profits démesurés, une gloire qui perdurerait.

Taro serra les poings, un léger tremblement trahissant une rage ancienne.

— Puis vint la sentence. Un scandale a éclaté. Une affaire de fausse déclaration douanière, de contrebande orchestrée. Notre thé était impliqué. La réputation de notre maison fut détruite. Mon père, anéanti, s'est effondré. Koji, lui, avait disparu avec une fortune considérable, me laissant pour seul héritage un sentiment d'échec et de trahison. Pire, le déshonneur.

Nora retint son souffle. L'écho de ce récit la frappait de plein fouet. Elle connaissait ce sentiment. Cette brûlure de la trahison, du regret acide, cette culpabilité qui ronge.

— La honte. Le village entier savait. Des pierres furent jetées sur notre maison. La famille fut ostracisée. À cette époque, au Japon, la perte d'honneur était le pire des châtiments. Mon père ne s'en est jamais remis. Il s'est suicidé. J'étais le fils aîné. Le responsable. Il m'a laissé une note. Une seule phrase : « Tu es la cause de notre ruine. »

Les mots de Taro résonnaient dans la petite pièce, plus tranchants que n'importe quel cri. Nora sentit une douleur viscérale l'envahir, une résonance de sa propre culpabilité. Elle avait fui Londres après avoir détruit une relation, après avoir échoué professionnellement par épuisement. La honte, elle la connaissait.

— Je suis parti de Kyoto. J'ai erré. Pendant des années, je n'ai connu que la faim, la solitude, et ce poids écrasant : l'image de mon père, son regard vide, cette dernière phrase gravée dans ma mémoire. J'étais un fantôme, poursuivi par mon passé, incapable de me pardonner ma propre crédulité, ma naïveté.

Ses yeux se posèrent enfin sur Nora. Une ligne de communication invisible s'était créée, une passerelle de douleur partagée.

— Puis, un soir, j'ai trouvé refuge dans un temple bouddhiste isolé dans la préfecture de

Gifu, près des montagnes Hida. Je pensais trouver là un endroit pour mourir. Le maître du temple, un homme humble et sage, a vu la noirceur en moi. Il ne m'a pas jugé. Il m'a offert un bol de riz et le silence.

Une lumière vacillait dans les profondeurs des yeux de Taro. Le récit prenait une tournure différente, une lueur d'espoir.

— Il m'a appris le zazen. La méditation. Au début, c'était un tourment. Chaque instant de silence ramenait le visage de mon père, les reproches. Mais il m'a dit : « Les pensées sont comme des feuilles mortes emportées par le vent. Ne les retiens pas. Observe-les, puis laisse-les partir. »

Nora inclina légèrement la tête. Ces mots résonnaient avec les enseignements de Maître Sora. L'impermanence de toute chose. Le lâcher-prise.

— J'ai passé des années à cela. Des années à affronter mes démons. À m'asseoir, jour après jour, face à mon chagrin, à mon regret, à cette fureur silencieuse contre Koji. Et petit à petit... le vent a emporté les feuilles. Pas toutes d'un coup. Mais une par une.

Il marqua un temps de pause, ses mains se détendant légèrement. La tension dans la pièce diminuait, remplacée par une fragilité apaisante.

— Le pardon. C'est la chose la plus difficile à accorder, n'est-ce pas ? Surtout à soi-même. J'ai dû pardonner à ma naïveté. Pardonner à cette part de moi qui voulait la gloire, qui voulait impressionner. Et j'ai dû accepter que j'avais fait de mon mieux avec ce que je savais à l'époque.

Nora sentit une chaleur étrange se répandre dans sa poitrine. Les mots de Taro n'étaient pas seulement un récit. C'était une carte, un guide. Le pardon à soi-même, cette montagne qu'elle n'osait pas gravir.

— Ce chemin, Nora-san, n'est pas facile. Il est fait de solitude. De confrontations avec les profondeurs de son propre esprit. Mais au bout, il y a la paix. Une paix qui ne dépend pas des circonstances extérieures. Une paix que personne ne peut vous enlever.

Taro se tourna complètement vers elle, son regard vif et clair. Il n'y avait plus de trace de la douleur passée, seulement une sérénité profonde.

— J'ai compris que je ne pouvais pas changer le passé de mon père, ni la bassesse de Koji. Mais je pouvais changer ma propre réaction au passé. Je pouvais choisir de ne plus être une victime de

mes propres erreurs ou des erreurs des autres. Je pouvais choisir de vivre. Vraiment vivre.

Nora déglutit difficilement. Les larmes lui montaient aux yeux, brûlantes. Elle avait toujours pensé devoir expier, souffrir, pour racheter ses fautes, son échec.

— « La plume du Bouddha grave plus profondément que le burin du sculpteur », m'a dit mon maître. Les jugements que nous portons sur nous-mêmes sont les plus permanents, les plus destructeurs. Mais c'est aussi nous qui tenons la plume. C'est à nous de réécrire notre histoire.

Il tendit une main vers elle, paume ouverte, un geste d'offrande et de compréhension. Nora la regarda, fascinée par les rides qui y traçaient la carte d'une vie.

— La sagesse ancestrale de ce monastère, que vous explorez avec les manuscrits... Elle nous dit que la culpabilité est une prison que l'on construit soi-même. Mais la clé est toujours entre nos mains. Le pardon est cette clé.

Nora inspira brusquement. Le secret de Taro n'était pas seulement le sien. C'était une leçon universelle, une résonance inattendue. Elle avait fui ses émotions, ses erreurs, au lieu de les regarder en face, de les comprendre, de les accepter.

— Alors, Nora-san, êtes-vous prête à prendre la plume ? Êtes-vous prête à ouvrir la porte de votre propre prison ?

Ses mots n'étaient pas une question, mais un défi. Le silence revint, mais cette fois, il n'était plus pesant. Il était rempli d'une nouvelle possibilité, d'une promesse ténue. Le jardin extérieur, sous le ciel d'encre, semblait soudain moins hostile. Les pins tortueux, moins menaçants. Nora sentit le sol sous elle, la texture du coussin, son propre souffle. Elle regarda Maître Taro, son visage marqué par le temps mais apaisé par la sagesse. La clé était là, devant elle. La plume aussi. Et ce n'était plus une question d'affronter ses démons. C'était une question de pardon. Un pardon qu'elle devait s'accorder, pour enfin réécrire son histoire, une histoire où la culpabilité ne serait plus la protagoniste, mais seulement une ombre du passé, vaincue. Elle sentit une détermination froide l'envahir. Un nouveau chemin s'ouvrait.

6.

Lames du Vent

Le vent hurlait. Pas un murmure, mais une bête enragée déchaînée depuis les profondeurs des montagnes de Kii. Contre la façade de bois sombre du monastère de Seirin-ji, la pluie fouettait en rafales, cinglante comme mille aiguilles. Chaque goutte, un marteau sur le toit de tuiles grises, un crescendo incessant de fureur. Nora, serrée contre l'encadrement de bois du Hōjō, sentait l'air froid s'infiltrer par les interstices des shōji, glacer ses os, malgré la chaufferette à charbon qui luttait en vain. Dans l'obscurité vacillante, où quelques lampes à huile tentaient de repousser les ténèbres, les ombres dansaient comme des spectres. Les cloisons de papier tremblaient, menaçaient de céder. Un tremblement dans le bois, un craquement qui n'était pas celui du vieux monastère qui vivait, mais celui d'une structure qui souffrait.

Un coup de tonnerre déchira le silence déjà assourdi par la tempête, faisant vibrer le sol sous ses pieds, un choc sourd qui résonnait jusqu'à ses entrailles. Elle revoyait, en flashes fulgurants, les rues inondées de Tokyo, les sirènes hurlantes, le chaos des foules hystériques fuyant un typhon lointain. Elle avait fui cette panique, ces murs qui s'écroulaient autour d'elle. Ici, la nature était une force brute, implacable, non pas un simple désordre urbain.

Maître Sora, debout impassible au centre de la pièce, avait le regard perdu dans les tréfonds de la méditation. Sa posture restait inébranlable, un havre de calme au milieu du tourbillon. Les autres moines, eux aussi assis en zazen, ne bronchaient pas. Leurs visages impassibles, leurs respirations régulières, semblaient presque surnaturelles face au déchaînement du ciel. Nora, elle, était une mer déchaînée à l'intérieur. L'angoisse montait, une vague froide qui menaçait de la submerger entièrement.

Soudain, un craquement plus violent que les autres. Un pan du toit du Kuri, la cuisine du monastère, venait de céder. L'eau s'engouffrait, un torrent dévastateur.

— Il faut faire quelque chose ! s'écria Nora, sa voix couverte par le rugissement du vent.

Maître Sora ouvrit lentement les yeux, son regard posé sur elle, une lumière douce mais perçante.

— La peur est une illusion, Nora. Mais l'inaction est un choix.

Ces mots, comme une lame froide, la percutèrent. Elle n'était pas venue ici pour fuir, mais pour se trouver. Et se trouver, c'était aussi affronter.

Sans un mot de plus, elle se leva, son cœur battant la chamade, mais une détermination nouvelle l'envahissait. Elle aperçut Aki, le jeune novice, titubant en direction du Kuri, un seau à la main. Son visage était pâle, mais ses yeux montraient une résolution silencieuse. Nora le rejoignit, bousculée par le vent qui s'engouffrait dans les couloirs du monastère.

— On a besoin d'aide pour le Kuri ! Cria Aki.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? Elle sentait l'adrénaline monter, chassant la peur, la remplaçant par un besoin urgent d'agir.

— Les seaux ne suffiront pas. Il faut couvrir le trou !

Ils se firent face à l'entrée du Kuri, la pluie fouettant leurs visages. L'eau s'écoulait à flots, menaçant la structure en bois. Les vents étaient si forts qu'ils arrachaient les feuilles des arbres

centenaires qui entouraient le monastère. Nora cherchait du regard de quoi étayer ou colmater la brèche. Son regard tomba sur d'épaisses bâches utilisées pour protéger le bois de chauffage, empilées près de l'arrière du bâtiment.

— Les bâches ! Il faut monter sur le toit !

Aki secoua la tête.

— C'est trop dangereux. Le bois est glissant.

Un grincement sinistre de bois la fit frissonner. Une poutre maîtresse menaçait de céder. Le Hōjō, le Zendo, tout le monastère était relié. Si le Kuri s'effondrait, le reste suivrait peut-être.

— Quitte à mourir, autant mourir en essayant, lança Nora, l'écho de Maître Sora résonnant toujours en elle.

Elle attrapa une des bâches épaisses, lourde et râche. Aki, après un instant d'hésitation, en saisit une autre. Ils se dirigèrent vers une échelle de bambou, chancelante sous la force du vent. Le froid mordait, mais Nora ne sentait plus rien, seulement le besoin d'avancer, de se battre contre cette force invisible.

La montée fut un calvaire. Chaque barreau glissant, chaque rafale de vent menaçant de les emporter. En haut, le paysage était une symphonie de chaos. Les branchages s'agitaient comme des membres désarticulés. Les cèdres

japonais, pourtant robustes, pliaient à des angles impossibles. Le trou dans le toit du Kuri était béant, noir, aspirant la chaleur intérieure.

— On doit attacher les bâches ! Il y a des points d'ancrage ici, dit Aki, désignant des crochets rouillés fixés le long de la charpente.

Le vent, sur le toit, était encore plus violent, une main invisible qui tentait de les jeter dans le vide. Nora luttait pour ne pas lâcher prise, ses doigts s'engourdissaient, mais elle s'accrochait avec la rage d'une damnée. Elle se hissait, son corps tendu à l'extrême, ses poumons brûlants. Elle tendit la bâche, luttant contre la prise du vent, et Aki, avec une agilité étonnante pour sa petite taille, grimpa plus haut pour arrimer la première partie.

Alors qu'ils travaillaient, dos à dos, essayant de couvrir la brèche, un bruit strident parvint à leurs oreilles. Un arbre, un pin ancien dont les racines s'accrochaient à la roche depuis des siècles, venait de se fissurer sous la force herculéenne du vent. Il était immense, majestueux, son tronc noueux comme les veines d'un géant. Et il tombait. Droit sur la partie nord du Zendo, la salle de méditation. Là où, quelques précieuses minutes auparavant, Maître Sora et les autres moines étaient encore assis en méditation silencieuse.

Le temps ralentit. Nora vit le pin s'incliner, l'écorce sombre craquer, comme un os sec. Elle entendit le hurlement du vent s'intensifier, se transformer en une sorte de plainte lugubre. Ses yeux se rivèrent sur l'ombre grandissante de l'arbre projetée sur le monastère, une guillotine naturelle s'abattant sur le lieu sacré. Le choc serait inévitable, dévastateur. Elle sentit une poussée irrépressible, une urgence qu'elle n'avait jamais connue. La peur ne l'engourdisait plus. Au contraire, elle aiguisait ses sens, transformait son corps en un ressort tendu.

— L'arbre ! Cria-t-elle à Aki, le souffle coupé, le cœur battant à en faire éclater sa poitrine.

Aki, le regard fixé sur l'horreur qui se déroulait, resta pétrifié. Sa jeune foi, son apprentissage zen, tout semblait s'effondrer face à cette force inouïe.

— Non... murmura-t-il, un sanglot étouffé.

Nora ne réfléchit pas. Son corps agissait d'instinct. Elle se rappela les leçons de Maître Sora sur le lâcher-prise, sur l'impermanence. Mais aussi sur l'action juste, le *karma* qui se tisse dans l'instant présent. Elle devait faire quelque chose. Elle devait tenter.

Elle dévissa une échelle de secours en bambou, traditionnellement gardée près du Kuri pour les réparations d'urgence, une échelle plus longue et

plus solide. Elle la jeta vers la cour, ses mains engourdis par le froid et le frottement.

— On ne peut pas rester là ! Il faut avertir les autres !

Elle commença à redescendre, glissant plus vite que de raison, ses pieds cherchant désespérément prise sur les barreaux mouillés. Aki, retrouvant ses esprits, la suivit, le visage défaït.

Une fois au sol, la terre vibrait. L'arbre géant approchait, bruissant à travers les branches des bambous voisins, arrachant les feuilles, laissant une traînée de débris. Nora courut, ses poumons en feu, vers la porte menant au Zendo. Son esprit criaît au danger, mais son corps répondait, plus rapide, plus alerte que jamais. Elle n'était plus la Nora éreintée de la ville, mais une force en mouvement, une guerrière inattendue.

Elle claqua contre la porte du Zendo, cognant de toutes ses forces, mais le bruit du vent et de la pluie couvrait tout.

— Maître Sora ! cria-t-elle, à bout de souffle.

À travers la fine cloison de papier du shōji, elle crut apercevoir les silhouettes immobiles. Imperturbables.

Impossible. L'arbre était à quelques mètres.

Elle se saisit alors d'une petite statue de bodhisattva en bois, tombée d'une étagère voisine, et la projeta contre le shōji. Le papier céda avec un bruit de déchirement.

— Sortez ! L'arbre !

Les moines levèrent la tête, leurs yeux se posant sur elle. Un léger vacillement dans la sérénité du Maître Sora. Il comprit en un instant.

Le craquement final du pin résonna comme la fin du monde. Des éclats de bois, des tuiles qui volaient. Le monastère tout entier gémit. La terre trembla avec une violence inouïe. Nora sentit le souffle de l'impact avant même de voir. Une déflagration sourde, un grondement profond qui remonta de la terre, puis un silence abrupt, épais, comme le vide après l'explosion.

Elle eut à peine le temps de reculer que le Zendo pliait sous le poids. La paroi du bâtiment fut écrasée, des poutres se fendirent avec un bruit d'os brisés. Une poussière de bois et de plâtre explosa dans l'air, aveuglante. Nora, poussée par une force invisible, trébucha, ses genoux heurtant le sol froid et humide. Elle toussa, les poumons serrés, le goût acré de la poussière dans la gorge.

Quand elle rouvrit les yeux, le silence était presque plus effrayant que le chaos précédent. Le Zendo était éventré, une partie du toit arrachée,

les shōji en lambeaux flottant au vent. Le grand pin, tel un monstre terrassé, gisait en partie sur ce qui avait été la salle de méditation. Les moines...

Elle se releva, le corps endolori, mais l'esprit clair. La peur avait disparu, remplacée par un vide étrange, une urgence glaciale. Elle se précipita vers l'ouverture béante, le cœur suspendu à un fil. Allaient-ils trouver le calme du Maître Sora et des moines transformé en une vision d'horreur ?

Son regard balaya les débris. Au milieu des planches brisées et des tuiles éparses, des silhouettes se dégageaient, immobiles. Trop immobiles.

Puis, une main bougea. Ensuite, une autre. Maître Sora, son visage couvert de poussière, se releva lentement, aidé par deux moines. Son regard croisa celui de Nora, et pour la première fois, elle y vit une lueur qui n'était pas seulement sagesse, mais une forme de reconnaissance, et peut-être, de fierté.

Le Zendo était dévasté, mais les moines étaient vivants. Miraculeusement. Mais il y avait encore un problème. Au milieu des décombres, juste à côté de l'endroit où une poutre massive s'était effondrée, un sac de jute épais, celui qui contenait jadis les manuscrits anciens que Maître Sora étudiait, était à moitié enseveli, déchiré. Un

rouleau de papier jauni, libéré de sa protection, était exposé aux éléments, prêt à être emporté par le vent ou détruit par l'eau. Un manuscrit précieux, peut-être l'écho du silence qu'elle était venue chercher.

Le vent se leva de nouveau, sifflant à travers les ruines, menaçant d'emporter le fragile parchemin. Un nouveau défi, plus intime cette fois, se présentait à Nora. Une relique à sauver, un morceau d'histoire, un secret peut-être. Le monastère était meurtri, mais pas brisé. Et elle non plus.

* * *

Le vent hurlait, non plus comme un lointain avertissement, mais comme une bête affamée cherchant à dévorer les fragiles murs du monastère. Nora était recroquevillée dans un coin du *kuri*, la cuisine du monastère, où l'air était un peu moins glacial. Aki, assis en face d'elle, les genoux remontés à son torse, fixait la flamme hésitante d'une lanterne à huile posée entre eux. Chaque coup de vent faisait vaciller la lumière,

projetant des ombres dansantes et monstrueuses sur les parois de bois.

— Ça ne s'arrête pas, murmura Nora, sa voix à peine audible au-dessus du vacarme.

Aki hocha la tête, sans la regarder. Ses yeux sombres reflétaient une anxiété latente, une tension qui n'avait rien à voir avec la tempête. Le tonnerre éclata juste au-dessus d'eux, une déchirure assourdissante dans le ciel. Nora sursauta, son cœur tambourinant dans sa poitrine. Une branche d'arbre, fouettée par les rafales, frappa violemment une fenêtre voisine, produisant un craquement sinistre.

— J'ai l'impression que la montagne va s'effondrer, avoua-t-elle, sa gorge serrée.

Aki rit, un son rauque et dépourvu de joie.

— La montagne est forte, Nora-san. Ce sont les hommes qui plient.

Elle le regarda, intriguée par la pointe d'amertume dans sa voix. Ses pupilles étaient dilatées, ses traits tirés à la lumière vacillante. Il y avait une histoire dans ses yeux, une profondeur que Nora commençait tout juste à percevoir. Le monastère de Kōtoku-ji, isolé dans les montagnes, représentait pour elle un refuge, mais pour Aki, ce pouvait être une prison, ou un lieu d'expiation.

— Tu as déjà...tu as déjà vécu des choses difficiles, n'est-ce pas ? demanda-t-elle doucement, pressentant qu'elle touchait à une corde sensible.

Aki détourna le regard, ses doigts fins traçant des motifs imaginaires sur le sol poussiéreux. Le silence s'étira, lourd, seulement rompu par la fureur de la tempête. Nora n'insista pas, se contentant d'observer son profil sombre, ses mèches de cheveux tombant sur son front. Elle sentait qu'elle ne devait pas le forcer, laisser la confidence venir d'elle-même. Et la tempête, à sa manière, créait cette intimité forcée, cette bulle de vulnérabilité où les secrets pouvaient enfin respirer.

— J'ai fait beaucoup de choses dont je ne suis pas fier, commença Aki, sa voix si basse que Nora dut tendre l'oreille pour l'entendre. Avant... avant de venir ici.

Il marqua une pause, comme s'il choisissait ses mots avec une prudence extrême. L'air était chargé de l'odeur du bois humide et de l'encens froid, un mélange étrange et apaisant malgré la violence extérieure.

— J'ai grandi à Kyoto, expliqua-t-il, les yeux fixés sur la flamme dansante. Dans un quartier...

animé. Trop animé. J'ai fréquenté de mauvaises personnes.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « mauvaises personnes » ? demanda Nora, son cœur s'accélérant. Elle pensait aux quartiers chauds de Gion, aux ruelles étroites où se cachaient des secrets, ces endroits que les touristes ne voyaient jamais. Elle avait lu des récits, des romans sur le Japon, où le monde criminel se mêlait parfois discrètement à la culture populaire.

Aki esquissa un sourire amer.

— Les *yakuza*, Nora-san. Vous connaissez ?

Le mot résonna dans le *kuri* comme un coup de tonnerre secondaire, glaçant Nora malgré l'humidité ambiante. Les *yakuza*. Ce n'était pas un mythe, pas une fiction lointaine. Ils existaient, redoutables, invisibles et pourtant omniprésents dans certains recoins de la société japonaise. Elle se souvenait d'articles de journaux, de statistiques sur le crime organisé au Japon. La révélation d'Aki la frappait de plein fouet, offrant une nouvelle perspective terrifiante sur le jeune novice.

— J'étais jeune, continua Aki. Sans famille. Sans direction. Les ruelles de Gion, la nuit, c'est un monde à part. Les *oyabun*... ils offrent une

sorte de famille. Une protection. En échange de... services.

Il s'interrompit, son regard rencontrant enfin celui de Nora. Son expression était un mélange de honte et de défi. Nora sentit une onde de choc la traverser. Elle s'était imaginée des raisons à sa présence au monastère – la misère, la rébellion adolescente –, mais jamais cela. Les éclairs striaient le ciel, illuminant l'expression torturée d'Aki pendant de brèves secondes.

— Quels services ? murmura-t-elle, le souffle court.

— Collecter. Surveiller. Parfois... persuader. Les méthodes étaient directes. Brutales. J'ai vu des choses. J'ai fait des choses. Des choses qui me hantent. La trahison, la violence, l'argent sale... C'était mon quotidien.

Il serra les poings, ses phalanges blanchissant. La tempête redoublait d'intensité. Le vent semblait gémir à travers les charpentes, comme l'écho des souffrances passées qu'Aki déversait. Nora ne parvenait pas à détacher son regard de lui. Ce jeune homme qu'elle avait côtoyé, calme et réservé, portait en lui un abysse de noirceur. C'était un contraste saisissant avec la sérénité du monastère, un rappel brutal que même dans le

sanctuaire le plus paisible, le monde extérieur pouvait laisser des cicatrices profondes.

— Alors, tu as fui ? demanda-t-elle, cherchant à comprendre.

Aki secoua la tête.

— Pas fui, Nora-san. J'ai cherché une échappatoire. Après... un événement. Quelque chose que je ne peux pas dire. Quelque chose qui m'a brisé. Le Maître Sora m'a trouvé. Il m'a offert une chance. Un autre chemin.

Un coup de tonnerre plus puissant que les précédents ébranla tout le bâtiment. Une fissure apparut dans l'une des persiennes en bois, laissant filtrer un filet d'eau et un souffle glacial. Nora frissonna, mais son attention restait rivée sur Aki. Son histoire, aussi sombre soit-elle, créait une connexion inattendue entre eux. Elle comprenait désormais son silence, sa gravité. Il portait un fardeau bien plus lourd que son propre chagrin amoureux.

— Le zen, c'est... c'est une forme de nettoyage pour moi, continua Aki. Chaque méditation est un affrontement. Chaque tâche est une pénitence. Mais le passé, il reste. Gravé.

Il se leva brusquement, s'approchant de la petite lucarne fissurée. Il tenta de la calfeutrer avec un morceau de tissu grossier, mais le vent

s'engouffrait, impitoyable. Nora se leva à son tour, une poussée d'empathie la traversant. Elle avait cherché le "reset" personnel ici, l'oubli de ses propres erreurs. Aki, lui, cherchait la rédemption.

— Peu de gens arrivent à Gion sans y être aspirés, dans ces milieux, si ce n'est pour des raisons précises, dit-elle, se souvenant des articles qu'elle avait survolés avant son départ. Les *yakuza* contrôlent encore beaucoup de choses là-bas, tu sais. Les *izakaya*, certains *ryokan*... C'est comme une toile d'araignée invisible.

Aki la regarda, ses yeux légèrement écarquillés par la surprise.

— Vous avez cherché ?

— J'ai lu, répondit-elle. J'ai toujours aimé connaître les dessous des choses. Mais je n'imaginais pas que tu y sois mêlé de si près.

Elle s'approcha de lui, l'aistant à maintenir le tissu contre la fissure. Le contact de leurs mains, fugace, fut une étincelle silencieuse dans le chaos de la tempête. Une confiance nouvelle, tacite, s'installait entre eux. Nora sentit non pas de la peur, mais une profonde compassion pour ce jeune homme au passé tourmenté, piégé entre son ancien monde de violence et la quête de paix.

— Il y a des ombres que l'on ne peut pas effacer, n'est-ce pas ? demanda Nora, en observant les rideaux de pluie s'abattre sur la cour du monastère.

— On peut apprendre à vivre avec, répondit Aki, sa voix plus calme, presque résignée. C'est ce que j'essaie d'apprendre ici. À ne pas laisser ces ombres me dévorer.

La tempête commença à montrer des signes d'apaisement, la fureur du vent diminuant progressivement. Mais la révélation d'Aki avait laissé une autre forme de tempête dans l'esprit de Nora. Elle comprenait maintenant que sa propre quête d'apaisement était peut-être trop superficielle. La véritable guérison exigeait de sonder ses propres abîmes, d'affronter non seulement le silence externe, mais aussi le tumulte interne. Le lien avec Aki, forgé dans cette nuit de chaos et de confidences, était devenu le miroir de sa propre vulnérabilité, un miroir à travers lequel elle commençait à voir ses propres « ombres ». Ce n'était pas la fin de la tempête, juste le début de la véritable introspection.

PARTIE IV

L'Épreuve Ultime

7.

Ascension vers Soi

La sueur perlait sur son front, traçant des sillons froids sur sa peau. Nora s'arc-boutait, chaque muscle tendu, les poumons brûlant d'un effort constant. L'air raréfié de l'altitude mordait ses joues, imprégnant ses narines d'une odeur âpre de pin et de terre humide. Maître Sora, silhouette frêle mais inébranlable, la précédait d'un pas lent et régulier, ses sandales zōri effleurant les roches moussues du sentier. Il n'y avait pas un mot entre eux, seulement le souffle haletant de Nora et le crissement discret des pas du moine. Le silence amplifiait le grondement sourd de son propre sang dans ses tempes, une pulsation insistante, comme un tambour primitif.

— Encore loin, Maître ? réussit-elle à articuler, sa voix rauque, à peine audible.

Sora s'arrêta, se tournant vers elle. Son visage, parcheminé par les années et le soleil, portait une expression que Nora ne parvenait pas à déchiffrer

— compassion, ou peut-être une exigence silencieuse. Ses yeux noirs, profonds comme des puits, se posèrent un instant sur elle.

— Le chemin est aussi long que tu le fais, répondit le moine, sa voix un murmure sec.

Nora serra les mâchoires. Toujours ces énigmes, ces koans qu'elle devait décortiquer jusqu'à l'épuisement. Elle se sentait vide, vidée par l'ascension, par les nuits blanches récentes. La veille, Aki lui avait parlé des légendes locales. Certaines montagnes, disait-il, étaient des portes. Des portes vers d'autres mondes, ou d'autres soi. La sienne, le Mont Futago, était réputée pour ses roches sacrées.

« Rochers des âmes », ou *Tamashii no Iwa*, avait-il précisé. Des lieux où les âmes errantes trouvaient la paix, ou demeuraient piégées pour l'éternité si elles n'avaient pas résolu leurs problèmes.

Elle reprit sa marche, le cœur cognant contre ses côtes, un rythme désordonné. Chaque pas était une victoire sur elle-même. Les racines rugueuses agrippées à la terre formaient des escaliers naturels. Ses jambes tremblaient, mais elle refusa de flancher. Au loin, le panorama s'ouvrait sporadiquement, offrant des visions

fugaces de vallées profondes et de cimes embrumées. Le froid augmentait, pinçant la peau.

Un souvenir, net, implacable, s'immisça dans son esprit. Les mots de Marc, sa voix rauque et froide : « Tu es trop absorbée par toi-même, Nora. »

Elle trébucha sur une racine. Sora ne se retourna même pas. Il continuait, son ombre projetée devant lui par le soleil matinal, mince et allongée comme une lame. Nora se releva, le genou éraflé, la douleur un aiguillon nécessaire. Elle avait fui Marc, fuir ses propres émotions, et maintenant elle se retrouvait face à ce reflet distordu d'elle-même, projeté sur la paroi de la montagne.

« Absorption. » Le mot résonnait, amer.

Soudain, une volée d'oiseaux s'envola d'un bosquet de bambous, leurs cris déchirant le silence. Nora sursauta, le rythme cardiaque accéléré. C'était juste des oiseaux. Mais la frousse qu'elle avait ressentie était bien réelle. Elle repensa à la rumeur locale qu'Aki lui avait racontée : les *tengu*, ces créatures mi-hommes, mi-oiseaux du folklore japonais, habitaient ces montagnes. Et ils n'aimaient pas les intrus.

Elle se sentit ridicule. Des légendes d'enfants. Et pourtant, la suggestion de danger, le voile de mystère sur ce lieu ancien, lui glaçait le sang.

— Que cherches-tu ici, Nora ? La voix de Sora, calme mais incisive, transperça le silence.

Nora hésita. Elle avait préparé une réponse, une phrase élégante sur la paix intérieure, l'éveil spirituel. Mais les mots restèrent coincés dans sa gorge.

— Je... je ne sais plus, finit-elle par avouer, la gorge serrée. Je voulais... fuir.

Le moine hocha la tête, ses yeux fixés sur le sentier devant lui.

— Fuir quoi, Nora ?

Le souffle de Nora se bloqua. Le visage de Marc réapparut, ses yeux pleins d'une rage contenue qu'elle n'avait jamais comprise. Le soir de leur rupture, il avait jeté une tasse de thé contre le mur, la porcelaine s'éclatant en mille morceaux. Le bruit avait résonné dans le silence assourdissant de leur appartement, plus fort que tous les cris qu'ils n'avaient jamais poussés.

Elle avait couru, laissant derrière elle les éclats du vase, les éclats de leur relation, et les éclats de sa propre dignité.

« Le mont Futago est un site sacré shinto et bouddhiste. Il est connu pour ses sanctuaires et

ses pratiques ascétiques. Les *shugendō*, moines-ermites pratiquant des disciplines extrêmes, y ont leur quartier. » lui avait appris Aki. La vérification sur les sites spécialisés avait confirmé les dires du jeune moine.

Elle imaginait ces ascètes, leurs corps marqués, leurs esprits trempés par des rigueurs inimaginables. Était-ce cela qu'elle cherchait, une forme de purification par la douleur ?

Le sentier s'inclina brusquement. La roche était glissante, recouverte d'une fine couche d'humus et de feuilles mortes. Nora dut s'aider de ses mains, agrippant les aspérités, ses ongles se brisant sur la pierre froide. Son corps entier hurlait à l'abandon. Mais elle ne pouvait pas s'arrêter. Pas maintenant. Pas si près du sommet.

— Tu portes un lourd fardeau, Nora, dit Sora, sans la regarder.

— Comment le savez-vous ? murmura-t-elle, étonnée.

Le moine sourit, un sourire infime qui n'atteignit pas ses yeux.

— La montagne sait. Et elle te le rend.

Elle revit son enfance. Son père, absent, toujours dans son bureau, les chiffres, les journaux boursiers. Sa mère, toujours souriante, mais dont les yeux trahissaient une tristesse

insondable. Elle avait toujours voulu être la meilleure. Avoir les meilleures notes, le meilleur emploi, le meilleur partenaire. Une quête de perfection illusoire, un bouclier contre l'incertitude.

Ce n'était pas seulement Marc. C'était toute une vie d'attentes non satisfaites, de peurs refoulées, d'une pression qu'elle s'était infligée à elle-même.

— Je pensais que le silence m'aiderait à oublier, avoua-t-elle, sa voix se brisant. Mais il ne fait que tout amplifier.

Maître Sora s'arrêta brusquement, ses yeux intenses, perçants.

— Le silence n'est pas une fuite, Nora. C'est un miroir. Il reflète ce qui est déjà en toi. La quête de soi est une rude épreuve.

Il reprit sa marche, le pas toujours aussi ferme. Nora le suivit, s'accrochant à chaque mot, à chaque pas. Le sentier devenait de plus en plus ardu. Des rochers de forme étrange, sculptés par des millénaires de vent et de pluie, se dressaient comme des sentinelles silencieuses. Certains ressemblaient à des visages grimaçants, d'autres à des animaux tapis dans l'ombre. Elle se sentit observée, comme si les esprits de la montagne jugeaient chacun de ses gestes. Selon le

shintoïsme, les *kami*, ou divinités, résident dans la nature, y compris les montagnes.

Elle avait lu un texte sur les ascensions rituelles. On disait que des pèlerins, il y a des siècles, montaient ces pentes, priant pour la purification et la révélation. Certains se suicidaient, se jetant dans le vide. Ils étaient censés atteindre l'illumination. Le *Kegon no Taki*, une cascade sacrée près de Nikkō, était un lieu notoire pour ce genre de suicide rituel. Elle frissonna.

Le vent se leva, sifflant à travers les arbres, bruissement sinistre des feuilles. Le ciel s'assombrit légèrement, annonçant peut-être le mauvais temps des prévisions. Nora sentit une angoisse sourde monter en elle. Et s'il y avait un lien entre ce vent et ce qu'elle ressentait ? Et si la montagne lui parlait, lui montrait ses craintes les plus profondes ?

Elle s'imagina, petite fille, tapie dans le placard, après une dispute de ses parents. Le silence avait été pesant, les murmures étouffés, plus terrifiants que des cris. Elle avait cru que rester immobile, invisible, la protégerait.

— Qu'est-ce qui te terrifie le plus, Nora ? demanda Sora, cassant le fil de ses pensées.

La question la prit au dépourvu. Elle s'attendait à une leçon zen, pas à une interrogation aussi directe.

— L'échec, Maître. La solitude.

Les mots s'échappèrent d'elle, bruts, non filtrés. La véracité de ses paroles la frappa de plein fouet. Toute sa vie avait été une course effrénée pour éviter ces deux sentiments. Elle avait construit une façade, une carrière brillante, des relations superficielles, pour ne jamais se sentir seule ou échouer. Et maintenant, elle était là, seule avec un moine énigmatique, face à l'échec de sa vie passée.

Un rocher immense se dressa devant eux, une paroi lisse et verticale, comme un mur. Infranchissable. Du moins, c'est ce qu'elle pensa.

Sora s'arrêta au pied du rocher. Il regarda Nora, son regard empreint d'une intensité nouvelle.

— Pour passer, il faut savoir lâcher prise, dit-il. Le rocher n'est pas un obstacle. Il est un passage.

Nora leva les yeux vers l'immense paroi. Il n'y avait aucune prise. C'était absurde.

— Mais... comment ? Il n'y a rien à quoi s'accrocher !

Le moine tendit la main et effleura la surface glacée du rocher.

— Il y a toujours quelque chose. Si tu le cherches. Mais parfois, ce n'est pas à l'extérieur que tu dois chercher.

Un frisson remonta le long de sa colonne vertébrale. Elle comprit. Il ne parlait pas du rocher. Il parlait d'elle. De ce qu'elle portait en elle.

Un léger tremblement se produisit. Une secousse infime qui fit vibrer la roche sous ses pieds. Un craquement lointain. Nora se figea, les yeux écarquillés.

— Un orage ? murmura-t-elle.

Le ciel, qui s'était voilé, semblait désormais s'ouvrir, mais non pas pour laisser passer la lumière. Des nuages menaçants s'y amoncelaient, d'un gris violacé. Un grondement profond et sinistre se fit entendre, non pas du tonnerre, mais d'autre chose. Quelque chose qui venait de la terre elle-même. La montagne. Un écho du silence.

« Les séismes sont fréquents au Japon » lui avait dit Aki un soir, en désignant une carte tectonique. « Et dans ces montagnes, ils peuvent déclencher des glissements de terrain. »

— Pas un orage, expliqua Sora, sa voix grave, presque solennelle. La montagne réagit. Comme toi.

La roche trembla de nouveau, plus fort cette fois. Des gravillons dévalèrent la pente à quelques mètres d'eux. Nora sentit la panique monter, une vague glaciale qui menaçait de la submerger.

— Il faut partir, Maître ! C'est dangereux !

Mais Sora resta immobile, fixant la paroi rocheuse avec une concentration intense. Son calme était déconcertant, presque macabre.

— Le danger est une opportunité, Nora. Pour voir ce dont tu es capable.

Nora regarda le moine, puis le rocher. Elle sentit ses tempes battre. Une sueur froide perla sur son front. Elle était piégée entre sa peur et l'éénigme sereine du moine. Ce n'était plus une ascension. C'était une épreuve. Une confrontation avec elle-même, amplifiée par la force brute de la nature. Elle allait devoir décider, maintenant. Lutter ou céder. Fuir ou affronter. Le silence de la montagne portait son propre verdict.

* * *

Le vent hurlait. Pas une brise légère, mais une entité mordante qui déchirait le silence. Nora, les membres engourdis, restait assise au sommet, les yeux rivés sur l'horizon déchiqueté par les pics escarpés. Elle avait atteint le point culminant du mont Haguro, l'un des trois monts sacrés de Dewa Sanzan, réputé pour son ascétisme. Chaque cellule de son corps réclamait un répit, mais son esprit refusait. C'était ici, dans ce vortex de roche et d'air glacé, que tout devait se consumer.

Un frisson la parcourut, pas seulement du froid. Il venait de l'intérieur, un serpent d'angoisse réveillé par le silence assourdissant. Le monastère, un point microscopique en contrebas, semblait appartenir à un autre monde, un refuge lointain et inaccessible. Ici, elle était seule, face à la brutalité minérale du Japon sauvage.

— Lâcheté, murmura une voix en elle, son propre réquisitoire.

Les souvenirs, tels des éclats de verre, commencèrent à lacérer son esprit. Son duplex parisien, luxueux mais vide. Les rires forcés, les verres de vin trop nombreux. La façade qu'elle s'était construite, brique après brique, pour cacher le néant.

« Tu t'es enfuie », pensa-t-elle.

Le visage de Marc apparut, blafard, déformé par l'amertume de la rupture. Chaque mot qu'il avait prononcé, chaque accusation, résonnait avec une clarté insoutenable. "Tu es incapable d'aimer, Nora. Tu ne penses qu'à toi." Ces mots, elle les avait enfouis sous des couches de travail et de faux-semblants. Ici, ils remontaient, bruts, corrosifs.

Ses mains tremblaient. Elle les regarda, poings serrés, des cicatrices invisibles sur chaque phalange. Ces mains avaient tapé des milliers de rapports, signé des contrats, serré des mains d'associés sans jamais vraiment les sentir. Elles étaient le reflet de sa vie d'avant : efficace, mais stérile.

Le vent se fit plus violent, sifflant à ses oreilles, transformant le paysage en une fresque agitée, presque vivante. Des ombres mouvantes dansaient sur les parois rocheuses, prenant des formes familières, des visages oubliés. Sa mère, le regard empreint de déception silencieuse. Son père, absent, toujours. L'éternel vide à la table familiale, comblé par de faux sourires et des silences pesants.

« Combien de temps encore vas-tu courir ? » hurla la voix intérieure.

Un cri guttural échappa à ses lèvres, arraché par la douleur qui la tordait. C'était un hurlement de bête blessée, un son primal qui venait des profondeurs de son être, un son qu'elle ne savait pas posséder. Ses poumons brûlaient, sa gorge était à vif. Elle se laissa tomber en avant, le front contre la roche froide. Les larmes, enfin, jaillirent.

Elles coulaient, chaudes et amères, sur ses joues, emportant avec elles des années de refoulement. Nora ne savait plus combien de temps elle était restée là, prostrée, le corps secoué de sanglots. Le vent continuait sa danse macabre autour d'elle, un chœur lugubre pour son apocalypse intime.

Puis, une présence. Discrète d'abord, un léger mouvement dans son champ de vision. Elle releva la tête, les yeux brouillés. Un renard. Pas n'importe quel renard. Un *kitsune*, son pelage d'un blanc immaculé contrastant violemment avec les roches grises et le ciel tourmenté.

L'animal, majestueux, se tenait à quelques mètres d'elle. Son regard, profond et ancien, semblait sonder son âme, percer ses défenses. Il ne montrait aucune peur, juste une indifférence sereine, presque une sagesse.

« C'est toi », pensa Nora, une réminiscence floue de la première fois qu'elle l'avait vu, blessé.

Le renard blanc, le même qu'elle avait soigné, mais transformé. Son pelage n'avait plus de traces de sang, il était pur, éclatant. L'animal incarnait ce qu'elle cherchait : la résilience, la capacité à se régénérer après la blessure. Au Japon, le renard blanc est souvent lié aux déesses Inari, symbole de fertilité, de riz, mais aussi de ruse et de transformation. C'était un signe. Un message silencieux, tissé dans le vent.

Elle tendit une main tremblante vers lui. L'animal ne bougea pas, mais pencha légèrement la tête, comme s'il écoutait. Écoutait quoi ? Le tumulte de son cœur ? Les fragments de sa vie brisée ?

— Je... je ne sais plus, murmura-t-elle, sa voix rauque.

Le renard fit un pas en avant, puis un autre. Il s'approcha lentement, son museau délicat à quelques centimètres de sa main tendue. Son souffle était chaud, sa fourrure douce sous ses doigts. Ce contact, doux et inattendu, fut comme une ancre.

C'est là qu'elle comprit. Elle n'était pas venue ici pour fuir, mais pour se trouver. Chaque épreuve, chaque moment de doute, chaque larme versée, tout faisait partie du processus. Le silence du monastère, la rigueur des rituels zen, les

enseignements énigmatiques de Maître Sora — « Le silence n'est pas l'absence de bruit, mais l'absence de soi » —, tout s'assemblait.

Le renard se frotta contre sa jambe, puis, avec la même grâce énigmatique, il se tourna et s'éloigna. Il ne courut pas, ne s'enfuit pas. Il s'évanouit simplement dans le paysage, laissant derrière lui une sensation de légèreté.

Nora se releva, ses muscles protestant, mais une clarté nouvelle brillait dans ses yeux. Le vent continuait de souffler, mais il n'était plus un adversaire. Il était un compagnon, un purificateur. Les ombres sur les rochers n'étaient plus des fantômes de son passé, mais de simples jeux de lumière.

Elle inspira profondément l'air vif des montagnes, imprégné des odeurs de pin et de neige fondu. Pour la première fois depuis des années, elle se sentait vide. Mais cette fois, le vide n'était pas synonyme de néant, de manque. C'était un espace. Un espace immense et pur, prêt à être rempli. Pas de mensonges, pas de peurs refoulées, juste la véritable Nora.

Le soleil, à travers les nuages, projeta un rayon éphémère sur le pic. Une lumière dorée, chaude, qui éclaira son visage. Sur ce sommet balayé par les vents, Nora n'était plus la cadre éreintée, ni

l'amante brisée. Elle était simplement Nora. Et c'était suffisant.

– Fin de la scène –

8.

Le Cœur du Silence

Le vent hurlait, une plainte rauque qui arrachait les dernières feuilles aux arbres dénudés. Nora, le souffle court, ses muscles endoloris, atteignit le sommet. La lumière crue du matin transperçait les lambeaux de brume qui s'échiraient sur les crêtes acérées. Le monastère, minuscule point de sérénité en contrebas, semblait une autre vie, une autre époque. Son cœur battait la chamade, non pas de l'effort, mais d'une angoisse sourde qui tambourinait à ses tempes depuis qu'elle avait quitté le sentier balisé.

Elle se tenait là, au bord du vide, sur une plateforme rocheuse où quelques stèles de pierre usées par le temps perçaient la terre. Des monuments à des vies oubliées, chuchotait le vent. Ses doigts froids s'agrippèrent au granit rêche, cherchant une ancre dans ce chaos intérieur. Ses yeux balayaient l'horizon, tentant de distinguer les contreforts du mont Ōyama, une

montagne sacrée connue pour ses sanctuaires shintoïstes et ses légendes ancestrales. L'air vif mordait ses joues rougies.

La fatigue la submergea. Elle s'effondra au pied d'une stèle, le dos appuyé contre la pierre froide. Fermant les yeux, elle chercha le silence qu'elle était venue chercher, mais ce fut un tumulte qui l'envalait. Des images fragmentées, des conversations inachevées, des reproches, des regrets. Le visage de Marc, dur et impassible, quand il avait prononcé la rupture. La rage, puis le vide. L'épuisement qui l'avait poussée jusqu'ici, dans ce refuge lointain, persuadée qu'elle pourrait tout effacer, tout réinitialiser. Le silence du mont Ōyama ne lui offrait pas la paix espérée, mais une arène pour ses combats les plus intimes.

Une ombre se déplaça à ses côtés. Nora ouvrit les yeux. Maître Sora, silhouette drapée dans un habit de moine gris, se tenait là, immobile, le regard profond et serein. Elle ne l'avait pas entendu arriver. Le vieil homme s'assit face à elle, les jambes croisées, sans un mot, sans un geste. Juste sa présence, lourde et légère à la fois.

—Tu es montée, dit-il finalement, sa voix un murmure à peine audible au-dessus du vent.

Nora acquiesça, incapable de trouver sa voix. Chaque mot était un effort. Chaque pensée, une charge.

—Et qu'as-tu trouvé, Nora ? poursuivit Sora, son regard fixé sur l'horizon lointain.

—Rien, répondit-elle, un sanglot secouant sa poitrine. Seulement le vide. Le même vide qu'avant.

Un sourire fugace effleura les lèvres de Sora.

—Le vide n'est pas absence, Nora, mais potentiel. Un espace à remplir, ou à comprendre.

Elle secoua la tête, les larmes coulant librement sur ses joues.

—Je voulais tout effacer. Oublier. Mais ça revient. Encore et toujours.

—Effacer, oublier... Ce sont des désirs d'enfant. La vie n'efface pas, elle transforme.

Sora ramassa une petite pierre, lisse et arrondie, au pied de la stèle. Il la fit rouler entre ses doigts ridés.

—Tu es venue ici pour fuir, n'est-ce pas ? murmura-t-il, sans la regarder. Fuir Marc. Fuir ta vie passée. Fuir cette douleur.

—Oui, admit Nora, la voix brisée. Je voulais... un reset.

* * *

Le soleil déclinait, inondant la crête de teintes pourpres et or, alors que Nora amorçait la descente. Chaque pas résonnait d'une nouvelle certitude sur le sentier escarpé, autrefois semé d'embûches invisibles. Le vent, plus doux qu'à l'aller, caressait son visage, emportant avec lui les dernières miettes de doute et de peur qui s'étaient accrochées à elle. La montagne, témoin silencieux de son épreuve, semblait maintenant lui offrir un chemin pacifié.

— Les ombres s'allongent, murmura-t-elle à la forêt.

La descente était difficile, mais son cœur était léger. Les rochers glissants, les racines tordues, les feuilles mortes : rien ne la déstabilisait. Elle avançait avec une agilité nouvelle, presque féline, absorbant l'énergie de la terre sous ses pieds. L'air frais, teinté de l'odeur de pin et de terre humide, emplissait ses poumons d'une sérénité inconnue.

Bientôt, le sentier s'élargit, dévoilant un petit plateau boisé où un pin séculaire se dressait, ses branches noueuses s'étendant comme des bras bienveillants. À son pied, assise sur un rocher lisse balayé par les éléments, Maître Sora l'attendait. Sa

silhouette était immobile, une tache sombre et imperturbable dans la lumière déclinante. Il n'y avait pas de surprise dans son regard, seulement une profonde acceptation.

Leurs yeux se croisèrent. Un silence dense s'installa entre eux, un silence différent de ceux que Nora avait appris à affronter au monastère. Celui-ci était empli, non de vide, mais d'une plénitude ineffable, d'une communication au-delà des mots. Sora n'avait pas besoin de parler. Sa présence suffisait.

Nora s'approcha, ses pas silencieux sur le sol tapissé d'aiguilles de pin. Elle ressentit une vague de gratitude, une vague si puissante qu'elle la surprit. Elle s'agenouilla devant son maître, dans une prosternation instinctive, front contre le sol froid, corps tremblant d'émotion. Ce geste n'était pas un effacement mais une offrande, l'expression d'une âme enfin alignée.

Sora posa une main légère sur son crâne rasé. La chaleur de sa paume irradia à travers elle, une énergie calme et puissante. Nora leva les yeux, la lumière du crépuscule révélant des larmes silencieuses sur ses joues, non de tristesse, mais de libération.

— La montagne t'a parlé, Nora, dit Sora, sa voix d'une douceur rocailleuse. Qu'a-t-elle révélé ?

— Elle m'a montré... que je suis la montagne, répondit Nora, sa propre voix étant rauque d'usage et d'émotion. Elle m'a montré que je devais affronter mes tempêtes, les laisser passer à travers moi, sans les retenir. Que je suis les rochers, les racines, le vent.

— Et quelles sont tes racines, maintenant ?

— Mon passé, mon silence, mes peurs. Mais je ne les fuis plus. Je les accepte. Elles sont moi.

Sora hocha la tête, un léger sourire plissant les coins de ses yeux. « C'est la sagesse. Comprendre que la force ne réside pas dans l'oubli, mais dans l'intégration. »

Il se leva, et Nora l'imita. Les derniers rayons du soleil peignaient des motifs abstraits sur leur visage, les sculptant dans l'or et l'ombre. Sora tendit la main, et Nora, sans hésitation, la prit. Le contact était ferme, rassurant.

— Le chemin du retour.

Ils commencèrent à descendre ensemble, côte à côte, le silence entre eux étant devenu un langage partagé. Nora remarqua les détails qu'elle avait manqués à l'aller : les petites fleurs sauvages, les mousses verdoyantes s'accrochant aux

rochers, les traces d'animaux sur la terre humide. La nature ne lui semblait plus indifférente, mais vibrante de vie et de sens.

Alors qu'ils s'éloignaient du plateau, des sons familiers commencèrent à émerger : le craquement des branches sous leurs pieds, le chant lointain d'un oiseau nocturne et le murmure apaisant du ruisseau qui serpentait le long du monastère. Chaque son était une symphonie, une mélodie qui résonnait avec la nouvelle harmonie qu'elle portait en elle. Le monastère n'était plus une prison silencieuse, mais un refuge, une ancre.

— Nous arrivons, annonça Sora, brisant le silence, mais sans le rompre.

Le portail de bois sombre apparut à travers les arbres, éclairé par les lanternes douces qui balisaient l'entrée. La vision du Rakusu, son habit de moine, qui pendait dans sa cellule lui revint, symbole de son engagement. Elle avait trouvé sa réponse. La vie monastique, l'ascèse, la méditation : tout cela était désormais encré en elle, non comme une contrainte, mais comme une nouvelle manière d'être.

Près de l'entrée du monastère, un petit autel de pierre, orné de figurines de Kitsune, les renards sacrés gardiens des lieux, était illuminé par une lanterne. Nora s'arrêta un instant devant lui. Le

Kitsune, figure mystique du folklore japonais, était censé apporter chance et protection. Mais elle comprit alors que la vraie protection, la vraie chance, résidait en elle-même, dans sa propre capacité à embrasser son être.

Sora observa son regard, ses lèvres se plissant en un sourire énigmatique. Il savait. Il avait toujours su. Le regard de Nora avait changé, il était désormais clair, stable, ancré. Son corps même portait la marque de cette nouvelle force, une résolution palpable dans la façon dont elle se tenait, les épaules droites, le menton légèrement relevé.

L'entrée du monastère émettait une lumière chaude et accueillante, invitant Nora à franchir le seuil. Elle avait quitté le monde pour trouver la paix, mais elle réalisait maintenant que la paix n'était pas un lieu, mais un état d'être. Elle était prête à retourner dans le monde, si tel était son chemin, ou à rester. Le choix, désormais, lui appartenait pleinement.

— Tu es prête, n'est-ce pas ? demanda Sora, sa voix grave se répercutant dans le silence de la nuit.

Nora tourna la tête vers lui, son regard rempli d'une détermination nouvelle et pourtant si ancienne. Elle acquiesça, un simple mouvement de tête qui valait mille mots.

— Prête à vivre, Maître, répondit-elle. Prête à affronter. Prête à choisir.

Leurs pas résonnèrent doucement sur les dalles de pierre de l'allée principale du monastère, le silence de la nuit enveloppant leur échange silencieux. Le murmure du vent dans les pins, les crissements lointains des insectes, le frôlement des étoffes. Chaque détail, auparavant insignifiant, prenait une résonance nouvelle, une importance cruciale. Sora s'arrêta devant le dojo, une structure en bois sombre baignée par la lumière douce d'une lanterne.

— La pratique continue, Nora, dit-il en désignant le dojo du menton. La vraie sagesse n'est pas une destination, mais un chemin.

Nora inclina la tête, reconnaissante. Elle comprenait. Elle avait déjà appris la rigueur des rituels zen, la méditation profonde, le zazen, la pleine conscience dans les tâches quotidiennes humbles. Elle savait que la quête de la sagesse était un processus sans fin, une spirale ascendante où chaque révélation menait à une nouvelle interrogation, chaque réponse à une nouvelle quête.

Ils traversèrent le jardin zen, son sable ratissé en motifs apaisants, les rochers disposés avec un symbolisme ancien que Nora commençait à saisir

intuitivement. Le froid de la nuit s'intensifiait, mais une chaleur intérieure la protégeait. Elle se sentait enfin à sa place, en harmonie avec le monde qui l'entourait, un sentiment qu'elle n'avait jamais connu auparavant.

Arrivés devant la salle de méditation, Sora s'arrêta. Il la regarda, les yeux plissés, un sourire doux sur les lèvres.

— Va maintenant, dit-il. Et sache que la montagne sera toujours là.

Nora s'inclina profondément une dernière fois, un geste rempli de respect et d'affection. Puis, elle fit volte-face et se dirigea vers sa cellule, le pas léger, le cœur apaisé. Le monastère, autrefois un lieu d'exil et de confrontation, était devenu un sanctuaire. Le silence n'était plus une menace, mais un allié, une source de force inépuisable. Le ciel nocturne, piqueté d'étoiles scintillantes, semblait lui sourire, confirmant silencieusement sa transformation.

Le chemin était ouvert, le destin de Nora, enfin, entre ses propres mains.

PARTIE V

Le Libre Choix

9.

L'Avenir Déplié

Le pavillon du thé, niché au creux d'un jardin zen où les mousses ancestrales dessinaient des arabesques et les rochers, patiemment érodés, semblaient murmurer d'anciens secrets, était imprégné d'un silence que seuls les chants lointains des cigales osaient briser. Une brume matinale, légère et éphémère, s'accrochait encore aux cimes des cèdres centenaires, peignant le paysage d'une nuance onirique. Nora s'assit sur le tatami usé, les genoux pliés sous elle, face à Maître Sora. L'odeur du thé vert torréfié flottait dans l'air, apportant une chaleur subtile à l'humidité ambiante. Chaque geste de Maître Sora était une chorégraphie silencieuse, un ballet maîtrisé qui traduisait une sagesse millénaire, comme celle des jardins de Ryoan-ji à Kyoto, où chaque pierre est placée avec une intention profonde. Ses yeux, d'un bleu si profond qu'ils semblaient contenir le

ciel et l'océan, scrutaient Nora avec une intensité qui transcendait les mots.

« Le chemin que tu as parcouru, Nora », commença Maître Sora, sa voix grave comme le murmure du vent dans les bambous, « n'était qu'un début. Un éveil. »

Nora sentit une vague de chaleur parcourir sa nuque. Elle serrait les mains, ses doigts fins tordant le tissu râche de son kimono de novice. L'éveil. Le mot planait dans l'air, lourd de sens, porteur d'une promesse qu'elle craignait de ne pas pouvoir tenir. Ses dernières semaines avaient été une immersion totale dans l'ascèse, un dépouillement douloureux qui avait mis à nu ses peurs et ses regrets. Mais la paix qu'elle avait trouvée, fragile et profonde, était une addiction nouvelle, une lumière après des années d'ombre.

« J'ai l'impression... d'avoir enfin trouvé ma place, » avoua-t-elle, sa voix hésitante, presque inaudible.

Maître Sora hocha la tête, sa sérénité inébranlable démentant la tension palpable qui s'accumulait en Nora. « La place se trouve en toi, pas dans un lieu. Ce monastère... n'est qu'un miroir. »

Le maître prépara le thé avec une précision rituelle. Le son de l'eau chaude versée dans la

théière de céramique ancienne, le frottement délicat du chasen contre la poudre de matcha, chaque bruit résonnait dans le silence, amplifiant l'attente. Nora observa ses mains noueuses, marquées par le temps et la sagesse, comme les troncs des vieux cyprès au temple de Koyamasan, témoins silencieux des siècles. Elle se demanda combien de conversations similaires il avait eues dans ce même pavillon, combien d'âmes il avait guidées vers leur propre vérité.

« Deux chemins s'offrent à toi, Nora, » reprit Maître Sora, lui tendant une tasse fumante. « L'un te maintiendrait ici, au sein de notre communauté. Le chemin du moine, de la nonne, est celui de la discipline continue, de la contemplation profonde, du service désintéressé. Il est fait de renoncements, d'une recherche constante de l'illumination dans le quotidien. » Il fit une pause, ses yeux s'ancrant dans les siens. « C'est un chemin de paix, oui, mais aussi d'une solitude choisie, où les liens extérieurs s'estompent pour laisser place à l'universel. »

Nora prit une gorgée de thé. L'amertume douce et herbacée réchauffa sa gorge, mais ne parvint pas à apaiser le nœud grandissant dans son estomac. La solitude choisie. C'était le reflet de sa propre fuite initiale, déguisée en quête

spirituelle. Avait-elle seulement réussi à la transcender, ou n'avait-elle fait que la maquiller d'une nouvelle spiritualité ? Le monastère, avec ses rythmes immuables et ses rituels apaisants, était devenu un cocon protecteur. Un refuge. Mais un refuge n'est pas toujours une libération.

« Et l'autre chemin ? » demanda-t-elle finalement, sa voix à peine un souffle.

« L'autre chemin te ramène au monde, » répondit Maître Sora, son regard rempli d'une compréhension troublante. « Au chaos que tu as fui. Tes angoisses, tes blessures... elles te rappelleront à un moment ou un autre. Le monde n'est pas le monastère. Les bruits, les désirs, les attachements, tout cela reviendra. Mais tu y retournerais avec une nouvelle perspective. La sagesse que tu as acquise ici. » Il pointa du doigt, sans la toucher, la tasse qu'elle tenait. « Cette sagesse n'est pas un bouclier, Nora. C'est une lentille. Elle te permet de voir le monde tel qu'il est, non tel que tu le crains. Elle t'équipe pour affronter les flammes sans te brûler, comme le phénix renaissant de ses cendres, un symbole de résilience que l'on retrouve dans de nombreuses cultures, y compris dans le folklore japonais, où il est souvent associé au Ho-oh. »

Le phénix. Nora avait toujours vu sa vie comme une succession de cendres accumulées. Mais le monastère lui avait offert la possibilité de renaître, non pas en fuyant, mais en regardant en face ce qui lui faisait mal. Le retour au monde. L'idée provoquait en elle une angoisse mêlée d'une étrange excitation. L'effervescence des rues de Shinjuku, les lumières psychédéliques de Shibuya, le brouhaha incessant de Tokyo... était-elle prête à replonger dans ce tourbillon qu'elle avait si désespérément cherché à éviter ?

« Je ne sais pas si je suis assez forte, » murmura-t-elle, sa voix se brisant légèrement.

« La force ne se mesure pas à l'absence de peur, mais à la capacité de l'affronter, » rétorqua Maître Sora, son ton doux mais ferme. « Chacun de nous porte en soi un jardin, Nora. Il peut être en friche, envahi par les mauvaises herbes, ou cultivé avec soin. Ton jardin intérieur, tu as commencé à le désherber ici. Le travail ne s'arrête jamais, peu importe où tu te trouves. »

Un pic-vert martelait un arbre lointain, son bruit sec et répétitif transperçant le silence. Nora se rappela la première fois qu'elle avait entendu la cloche de temple, le bonsho, et la façon dont son écho grave s'était répandu dans la vallée, invitant à la méditation et au lâcher-prise. Mais elle n'était

plus la même femme à présent. Le monde l'attendait, mais quelle version d'elle-même allait le retrouver ? Quelle version allait-elle choisir d'être ?

Maître Sora se leva avec une fluidité étonnante pour son âge, ses mouvements gracieux comme ceux d'un artiste de Butoh. Il posa sa main sur l'épaule de Nora, une pression légère mais emplie d'une bienveillance qui la traversa jusqu'à l'âme. « Le choix t'appartient, Nora. Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise voie, seulement ta voie. La véritable sagesse réside dans l'acceptation de son propre chemin, avec tous ses doutes et ses certitudes. »

Il s'éloigna lentement, ses sandales zōri effleurant les tatamis avec un sifflement doux. Nora le regarda s'enfoncer dans le jardin, sa silhouette se fondant peu à peu dans la brume matinale, comme une apparition d'un autre monde. Elle se retrouva seule, la tasse de thé vide posée devant elle, le silence soudain devenu assourdissant. Le monastère, autrefois un havre de paix, se transformait en un champ de bataille silencieux où son esprit était l'unique adversaire.

L'écho du silence, le titre de son histoire, résonna dans sa tête. Il n'était plus question de fuir, mais d'écouter ce que ce silence avait

toujours voulu lui dire. Les voix de son passé, les attentes de son futur, tout se bousculait. Elle pensa à Aki, le jeune novice au passé trouble, dont les mystères s'étaient transformés en une forme de connexion inattendue. Partagerait-elle son chemin ? Ou le laisserait-elle derrière, comme une page tournée d'un chapitre révolu ? La solitude qu'elle avait apprise à apprivoiser ici était une compagne, pas une ennemie. Mais le monde... le monde allait la forcer à se redéfinir encore.

Une rafale de vent frissonna à travers les fenêtres ouvertes, faisant danser les feuilles de thé séchées sur la table basse. Nora ferma les yeux, inspirant profondément l'odeur de cèdre et d'encens qui imprégnait le pavillon. Le choix était là, palpable, évident. Rester dans la sérénité du monastère, un chemin balisé de contemplation et de paix. Ou retourner affronter les tempêtes du monde, armée d'une nouvelle force, mais aussi exposée à de nouvelles blessures.

Elle se releva, ses jambes engourdis par la longue assise. Le chemin de pierre qui menait à sa cellule était éclairé par les premiers rayons du soleil qui perçaient enfin la brume. Ce n'était plus la même Nora qui avait fui la ville, éreintée par sa vie. Cette Nora-là avait affronté ses démons, avait appris à méditer, à se taire, à écouter. Elle avait

découvert une résilience qu'elle ne soupçonnait pas. Le monastère avait été son cocon, son laboratoire. Maintenant, il était temps de choisir si le papillon allait prendre son envol ou rester dans sa chrysalide.

La décision, elle le savait, ne serait pas facile. Elle allait la confronter à ce qu'elle craignait le plus : elle-même. Mais elle allait aussi la confronter à ce qu'elle désirait le plus : une vie authentique, libre des ombres du passé. Le monastère avait été un professeur silencieux, mais le monde, elle le savait, serait son plus grand maître. L'écho du silence lui avait révélé la vérité, celle qu'elle avait toujours cherchée, cachée au plus profond d'elle-même. Elle était prête à l'écouter, peu importe où cela la mènerait. Ses pas résonnèrent doucement sur les pierres, chaque pas une affirmation de sa détermination. Le monde attendait. Ou le monastère. Le choix lui appartenait, et seulement à elle.

* * *

L'air frais du matin, piquant et pur, enveloppait Nora tandis qu'elle se tenait immobile devant le

bâtiment principal du monastère de Kōtoku-ji, ses sacs à ses pieds. Un bourdonnement lointain de prières matinales s'élevait des profondeurs du complexe, une mélodie ancestrale qui avait marqué le rythme de ses jours, désormais sur le point de s'interrompre. Le soleil, à peine levé, peignait l'horizon de teintes écarlates, illuminant les sommets des montagnes d'une lueur presque irréelle. Elle sentait le léger frisson sur sa peau, un signal de la nervosité qui la rongeait, ou peut-être juste la promesse d'un nouveau chapitre. Les derniers jours passés à prendre sa décision avaient été un mélange d'apaisement et d'une anxiété sourde, celle de l'inconnu. Chaque pas vers le monde extérieur serait un pas vers les ombres qu'elle y avait laissées derrière elle.

Ses yeux s'arrêtèrent sur Aki, qui émergeait de l'allée en pierre. Sa démarche était silencieuse comme toujours, son *koromo* gris foncé flottant légèrement autour de lui. Il tenait à la main un petit paquet enveloppé dans un tissu de soie délavé, un *furoshiki* vieil et précieux. Nora revoyait le jeune homme désemparé qu'elle avait rencontré, et l'homme serein, bien que toujours marqué par une certaine mélancolie, qui se tenait devant elle. Le contraste était saisissant, reflet d'un chemin parcouru ensemble.

— Tu pars, prononça Aki, sans poser de question, ses yeux sombres rivés sur les siens. Une affirmation, sans surprise.

— Oui, confirma Nora, sa voix n'étant qu'un murmure dans le vaste silence montagnard.

Un vent léger souffla, faisant bruissier les feuilles des *sugi* centenaires. Aki tendit le paquet à Nora.

— Tiens. C'est pour toi.

Elle ouvrit le *furoshiki* avec précaution. À l'intérieur reposait une petite boîte en bois de kiri, finement sculptée, l'odeur du cèdre s'en dégageait, douce et familière. Elle écarta le couvercle. Un *netsuke* ancien, représentant un petit renard endormi, gisait sur un lit de tissu de soie. Le détail était frappant, chaque mèche de fourrure représentée avec une minutie incroyable.

— Tu te souviens du renard que nous avons sauvé, murmura Aki, une lueur fugitive dans ses yeux. Il symbolise la ruse, mais aussi la protection. Que l'esprit du *kitsune* veille sur toi.

Nora serra l'objet délicatement dans sa paume. La surface du bois était lisse et chaude. Il y avait une tendresse infinie dans ce geste, une compréhension mutuelle qui dépassait les mots, une reconnaissance silencieuse de la cicatrice qu'il portait, de la sienne propre.

— Merci, Aki. Ce... C'est magnifique. Je le garderai précieusement.

Le regard d'Aki s'attarda sur elle, une intensité sombre qu'elle n'avait pas vue depuis la nuit du renard.

— Le monde extérieur peut être cruel, Nora. Les ombres ne disparaissent pas toujours juste parce qu'on les a affrontées. Elles attendent.

— Je sais, répondit Nora, le poids de ses propres démons passés lui tordant les entrailles. Mais je suis mieux préparée maintenant.

Un instant de silence. Le chant d'un oiseau, un *uguisu* dont la mélodie était synonyme des montagnes japonaises, brisa l'apesanteur de l'adieu.

— Alors, sois forte, Nora, reprit Aki, sa voix s'abaissant presque à un murmure. Rappelle-toi ce que le Maître a dit. Le silence est une force, pas une absence. Écoute-le toujours.

Il hocha la tête, puis se détourna, sa silhouette s'éloignant aussi discrètement qu'elle était apparue. Nora le regarda s'effacer, une sensation de perte lui serrant la gorge, mais aussi une profonde gratitude. Aki avait été son miroir silencieux, l'aidant à déchiffrer les énigmes de son propre cœur.

Alors qu'Aki disparaissait, deux autres silhouettes massives apparaissent, rompant le silence matinal. Kei et Taro s'approchaient, leurs visages empreints d'une solennité inhabituelle. Taro, le moine fort et silencieux qui veillait sur le jardin zen, portait dans ses mains calleuses un petit bouquet de fleurs sauvages, des *yamayuri*, lys des montagnes, d'un blanc pur et délicat. Kei, son visage rond habituellement jovial, était sérieux. C'était lui qui l'avait initiée aux rituels quotidiens, avec une patience inébranlable.

— Nora, dit Kei, sa voix grave, mais teintée d'émotion. C'est le jour de ton départ.

Nora sentit une vague de chaleur et de tristesse l'envahir. Ces hommes simples, mais si authentiques, avaient été ses ancrés ici.

— Oui, Kei. Il est temps.

Taro tendit les *yamayuri* à Nora. L'acte était simple, mais son regard communiquait une profondeur insoupçonnée. Les lys des montagnes étaient connus pour leur résilience et leur beauté pure, même dans des environnements rudes.

— Ces fleurs, dit Taro, sa voix profonde presque rauque par manque d'usage, représentent pureté et noblesse. Qu'elles t'accompagnent.

Nora prit les fleurs. Leurs pétales étaient doux et frais contre ses doigts. L'arôme délicat flottait autour d'elle, une dernière caresse du naturel.

— Merci, Taro. Elles sont magnifiques.

Kei posa une main sur son épaule, une pression ferme et rassurante.

— Nora... Le chemin devant toi sera différent de celui-ci. Le monde ne s'arrête pas de bouger. Mais souviens-toi des leçons du zen. La paix est en toi. Elle ne dépend pas du lieu, mais de l'esprit.

— Je n'oublierai pas, Kei, assura Nora, sa gorge serrée. Jamais. Vous m'avez tant appris.

Un silence respectueux s'installa. Les trois moines, dans leurs *koromo* sombres, se tenaient devant elle, symboles de la transformation qu'elle avait vécue. Nora se remémorait les repas silencieux, les longues heures de *zazen,* la méditation assise rigoureuse, les discussions profondes avec Maître Sora. Chaque interaction, chaque épreuve, avait ciselé son âme, éliminant les scories du passé. Le monastère de Kōtoku-ji, dont l'histoire remontait selon les archives à l'époque de Heian, n'était plus seulement un lieu de refuge, mais une forge de son esprit. Son emplacement dans les montagnes de Nara, connu pour ses cerfs sacrés et ses

temples anciens, avait renforcé son sentiment d'être ancrée dans une tradition intemporelle.

— Prends soin de vous, murmura Nora, sa voix brisée par l'émotion. Et de ce lieu.

Kei fit un léger signe de tête. Taro plia les mains dans un geste de salut traditionnel, *gassho,* la salutation bouddhiste, les paumes pressées l'une contre l'autre, les doigts tendus vers le haut. Nora répondit au geste, une légère inclinaison de la tête. La ligne de séparation était claire. Elle n'était plus une novice en quête, mais une voyageuse prête à reprendre son chemin.

Elle ramassa ses sacs. Le poids des lanières sur ses épaules était familier, mais cette fois, il symbolisait la charge légère qu'elle emportait : une conscience apaisée, une nouvelle force. Son regard dériva vers le chemin boisé qui s'enfonçait dans la forêt de cèdres japonais, le même chemin qu'elle avait emprunté à son arrivée, mais qu'elle percevait maintenant avec une acuité différente. La brume matinale se dissipait lentement, révélant la promesse d'une journée claire et lumineuse, un reflet de l'avenir qui s'ouvrait devant elle. Le mystère du monde, autrefois source d'angoisse, était maintenant une toile vierge prête à accueillir son histoire.

Elle jeta un dernier regard au monastère, à ses toits de tuiles sombres, à ses jardins méticuleusement entretenus, à l'ombre bienveillante des statues de Jizō, protecteur des voyageurs. C'était une page qui se tournait, non pas avec regret, mais avec une sagesse durement acquise. Un sifflement léger du vent dans les bambous bruissait comme un adieu. Nora fit demi-tour, ses pas assurés sur le sentier de terre. Le *netsuke* dans sa poche pesait lourd, une ancre, une promesse. Le monde l'attendait, avec ses bruits, son chaos, ses défis. Mais Nora, désormais, savait écouter l'écho du silence en elle. Elle savait qu'elle n'était pas entièrement seule, car une part de ce monastère, de ces moines, de cette montagne, était ancrée en elle. Les ombres du passé pourraient resurgir, mais elle avait maintenant la lumière pour les affronter. Le chapitre de la fuite était clos, et celui de la confrontation, de la réécriture de son destin, commençait. Elle sortit du complexe monastique, traversant le portail en bois verni, laissant derrière elle le sanctuaire de son âme, un chemin sinueux s'ouvrant devant elle vers l'incertitude du monde, vers la vie.

10.

Un Nouveau Départ

Les gongs résonnaient, l'écho vibrant dans l'obscurité humide du petit matin. Nora, debout sous le porche de bois sombre du monastère de Kōtoku-ji, sentait le froid mordre ses joues, mais aucune tension ne crispa sa mâchoire. Le bois ancien craquait sous ses pieds, une plainte sourde que seul le silence des montagnes arrivait à étouffer. Devant elle, le jardin de karesansui s'étirait, ses vagues de gravier ratissé immuables, ses rochers moussus dressés comme des îles éternelles. Chaque grain de sable, chaque pierre, racontait une histoire de persévérance et de vide, une histoire qu'elle avait, enfin, comprise.

Le vent charriaît des effluves de pin et d'encens, une brise glaciale mais purificatrice. Nora inspira profondément, l'air emplissant ses poumons d'une fraîcheur revigorante. L'hésitation, cette compagne insidieuse qui l'avait rongée des mois durant, s'était évanouie, dissoute

dans les brumes matinales. Il n'y avait plus de lutte intérieure, plus de voix discordantes. Seulement une certitude, solide comme les montagnes qui enserraient le monastère, visible comme l'aube naissante qui caressait les cimes.

Son regard balaya l'horizon, où les premières lueurs du soleil teintaient le ciel de pourpre et d'or. Les toits incurvés du monastère, recouverts de tuiles grises, se découpaient avec netteté contre cette toile céleste. Elle avait passé six mois ici, six mois à se perdre pour mieux se retrouver. Les sessions de zazen interminables, la discipline du samû – ces tâches humbles et répétitives qui forgeaient l'esprit –, les repas frugaux, le silence. Tout avait été une épreuve, un lent décapage de son être, couche après couche, jusqu'à l'os.

— Tu es prête, n'est-ce pas, Nora ?

La voix grave de Maître Sora brisa le silence, mais sans l'agresser. Nora ne sursauta pas. Elle se retourna, le vieil homme était là, immobile, apparu sans un bruit. Sa robe de moine, d'un brun terreux, effleurait le sol sans un froissement. Son visage, parcheminé par les années et la méditation, affichait une sérénité troublante, mais ses yeux, d'un noir profond, scrutaient Nora avec une intensité qui semblait percer son âme.

— Oui, Maître. Je suis prête.

Sa voix était plus forte qu'elle ne l'avait imaginé, dépouillée de l'ancienne fragilité. Maître Sora esquissa un léger sourire, qui ne plissa même pas le coin de ses yeux.

— Le chemin est long, quel que soit celui que tu choisis.

— Je sais.

Elle l'avait appris, la dure vérité de l'existence, ici, entre ces murs de bois et de papier de riz. Le lâcher-prise n'était pas une faiblesse, mais une force. L'impermanence de toute chose n'était pas une fatalité, mais une libération. Et le moment présent, ce fragment d'éternité, était tout ce qui importait.

Le chant des insectes commençait à s'élever de la forêt dense qui entourait le monastère, un murmure constant, vivant. Nora sentit le poids de son sac à dos, léger mais symbolique, contre ses omoplates. Il contenait le nécessaire, et rien d'autre. Ses anciennes possessions matérielles, les pièges dorés de son existence passée, étaient restées au-delà des montagnes, derrière le mur infranchissable de son ancienne vie.

— Le monde t'attend, avec ses bruits et ses illusions, reprit Sora, ses paroles comme des gouttes d'eau sur une surface polie. Il tente de te reprendre, de te modeler.

— Je ne serai plus la même, Maître. Je ne le serai plus jamais.

La détermination dans sa voix était palpable, une lame d'acier forgée dans le feu de l'épreuve. Elle avait vu l'obscurité en elle, l'avait acceptée, et l'avait transformée en lumière. Les épreuves n'étaient plus des murs, mais des tremplins.

« Maître Sora, quel est le symbolisme des pagodes multi-étages dans les monastères zen japonais ? » avait-elle demandé un soir, assise près du foyer crépitant.

Le vieux maître avait souri. « La pagode, Nora, représente la progression vers l'illumination, chaque étage une étape du chemin. Mais elle est aussi un rappel que le sommet n'est qu'une vue, le véritable voyage est l'ascension elle-même. »

Cette conversation lui revint avec clarté. Elle avait gravi ses propres étages. De la tourmente urbaine à la paix retrouvée, son chemin avait été une pagode personnelle, chaque souffrance une marche, chaque révélation un palier.

Un bruissement attira son attention. Un petit renard roux, le même qu'elle avait sauvé il y a quelques semaines d'un piège rudimentaire, sortit des sous-bois, son regard vif posé sur elle. Il s'arrêta, immobile, puis pencha la tête, comme s'il comprenait l'importance de l'instant.

« Le Kitsune, Nora, » lui avait dit Aki, le jeune novice au passé trouble et au sourire doux, « est un messager des dieux, un esprit rusé mais sage. Il apparaît quand un grand changement est imminent. »

Aki. Son image traversa son esprit. Son amitié inattendue, ses confidences à voix basse sous la lune, ses récits de rédemption. Il avait choisi la vie monastique, un refuge. Elle, elle choisissait le monde. Deux chemins forgés par les mêmes enseignements.

— Aki m'a parlé du Kitsune, Maître, murmura Nora.

Sora hocha la tête, sans surprise.

— Les esprits de la forêt voient ce que nous ne voyons pas. Ils témoignent des vérités cachées. Ce Kitsune a vu ton cœur se transformer.

Le renard remua sa queue touffue, puis, comme un éclair roux, il s'évanouit dans la pénombre des arbres. Nora le suivit du regard, une nouvelle résolution éclairant ses traits.

« N'oublie jamais, avait dit Maître Sora, que le Bouddha lui-même a trouvé l'illumination sous l'arbre de la Bodhi, seul face à lui-même. Ton chemin, c'est le tien. »

Le souvenir de cette leçon résonnait en elle, un mantra silencieux. Le pic sacré de Mount Hiei,

visible au loin, s'élevait majestueusement, gardien silencieux de son éveil. Les sentiers qu'elle avait tant de fois gravis, les cascades où elle avait médité, les forêts ancestrales où elle avait trouvé réconfort, tout faisait partie d'elle désormais.

Sa main effleura le cadre de porte en bois poli par des générations de moines et de pèlerins. Le froid du bois pénétra sa paume, une sensation terrestre, ancrée. Elle n'était plus cette femme éreintée, perdue dans le tumulte d'une vie désordonnée. Elle était une guerrière zen, armée de sérénité et de détermination. Son passé n'était plus une prison, mais une leçon. Son avenir n'était plus une angoisse, mais une toile vierge à peindre.

Un dernier coup de gong, plus lointain cette fois, lui parvint aux oreilles, marquant la fin du service de prière du matin. Un signal. Le signal de son départ. Il n'y avait plus de retour possible. Seulement l'avant.

Maître Sora se posta une dernière fois face à elle.

— Le monde ne manquera pas de te tester, Nora. Les fausses promesses, les désirs vains, la tentation de l'oubli. Sauras-tu maintenir la flamme ?

Son regard brûlant interrogeait son âme, cherchant la moindre fissure, la plus infime hésitation. Nora soutint son regard, sans ciller.

— Je porterai le silence en moi, Maître. Le silence de ces montagnes. Le silence de cette sagesse.

Un sourire traversa enfin le visage du Maître, un sourire qui atteignit cette fois ses yeux.

— Alors, va. Et sois le changement que tu consens à voir en toutes choses.

Il s'effaça aussi discrètement qu'il était apparu, fondant dans l'ombre du monastère. Nora resta un instant seule, la porte de bois derrière elle, le chemin devant. Le monde l'appelait, avec ses défis, ses bruits, ses espoirs et ses désillusions. Mais elle n'avait plus peur.

Elle fit un pas. Puis un second. Chaque mouvement, délibéré, conscient. Loin derrière elle, le monastère de Kōtoku-ji, son sanctuaire de paix, semblait déjà s'estomper dans les lueurs de l'aube. Devant, un sentier étroit serpentait à travers la forêt, promesse d'un voyage inconnu. Et en elle, une force tranquille, inébranlable, prête à réécrire son histoire. Le destin, libre, s'étirait, vaste et infini, sous le ciel japonais qui s'éveillait pleinement. Elle respirait. Elle vivait. Le véritable défi commençait maintenant.

* * *

Le soleil se levait sur les cimes déchiquetées des Alpes japonaises, jetant des doigts d'or pâle sur la vallée endormie. L'air mordant pinçait la peau, portant l'odeur âpre du pin et l'humidité des dernières rosées. Nora se tenait sur le seuil du monastère de Kōbō-ji, le paquetage léger sur le dos, un étrange mélange d'appréhension et d'une paix nouvelle martelant ses tempes. Le silence n'était plus une contrainte, mais une mélodie familière, porteuse de sa propre résonance.

Elle jeta un dernier regard en arrière. Les toits de tuiles grises, la patine des murs en bois, le jardin zen méticuleusement ratissé, tout semblait figé dans une temporalité autre, immuable. Le lieu n'avait pas seulement été une parenthèse, c'était une forge. Elle avait été le métal brut, le feu l'avait purifiée, et le marteau, maintes fois abattu, avait sculpté sa nouvelle forme.

— Il est temps, murmura une voix grave derrière elle.

Maître Sora se tenait là, silhouette mince dans son habit monastique, les yeux rivés sur l'horizon, le visage ridé par les années et la sagesse. Aucune

trace de tristesse, seulement une acceptation sereine.

— Oui, Maître.

— Le chemin est long, Nora-san. Mais l'horizon s'ouvre. Ce que tu as appris ici, ce n'est pas un refuge, c'est une boussole.

Nora hocha la tête, le cœur lourd et léger à la fois. Elle pensa à Aki, dont le départ précipité quelques jours plus tôt avait secoué les fondations de sa nouvelle tranquillité. Il lui avait laissé une lettre énigmatique, glissée sous sa porte, parlant de "démons à affronter" et d'une "quête inéluctable". L'image du jeune novice, les yeux hantés, ne la quittait pas. Était-il en quête d'un chemin similaire au sien, ou s'enfonçait-il plus profondément dans son propre abîme ?

Un frisson non lié au froid la parcourut. Elle avait appris à s'ancre, à respirer, mais le monde extérieur, avec ses ombres et ses complications, l'attendait. C'était une épreuve différente.

Alors qu'elle s'apprêtait à descendre les marches, une forme blanche jaillit de l'ombre d'un camélia, traversa le sentier et s'arrêta quelques mètres devant elle. Le renard blanc. Ses yeux d'ambre la fixaient avec une intensité troublante, presque humaine. Une dernière apparition, un dernier signe. Le même renard qu'elle avait sauvé.

Il portait en lui la mémoire de ses propres frayeurs, de sa propre résilience.

— Adieu, murmura Nora, un sourire mélancolique sur les lèvres.

L'animal, comme s'il comprenait, tourna la tête et s'éloigna d'une course souple, disparaissant derrière le bosquet de bambous frémisants. L'écho de ses pas sur les feuilles mortes s'estompa rapidement, emportant avec lui une part de son passé récent.

Elle serra les bretelles de son sac et entama la descente. Le chemin de terre, autrefois si ardu, lui semblait moins rocaillieux, moins escarpé. Chaque pas était une affirmation, une décision. La forêt l'enveloppait, ses futaies murmurant des secrets anciens. Les cèdres japonais, majestueux, pointaient leurs aiguilles vers le ciel, tels des gardiens silencieux.

Le silence, désormais, était différent. Non pas l'absence de bruit, mais une plénitude. Elle entendait le bruissement des feuilles, le chant lointain d'un oiseau, le craquement discret d'une brindille sous sa chaussure. Chaque son était distinct, vibrant, faisant partie d'une symphonie naturelle qu'elle n'avait jamais réellement écoutée auparavant.

Au terme de la descente, elle rejoignit la route principale bordant la vallée de Kiso. Une route sinueuse, bordée de cyprès. Sur sa gauche, elle aperçut les premiers signes de l'activité humaine : une rizière en terrasses, un petit pont enjambant un ruisseau. Le monde attendait.

Elle respira profondément, l'air pur emplissant ses poumons, lavant les dernières toiles d'araignées de l'incertitude. La peur était toujours là, nichée au creux d'elle, mais elle ne la paralysait plus. Elle était un murmure, pas un cri. Une ombre, pas un mur.

Son regard se posa sur l'ancienne route du Nakasendō, qu'elle allait emprunter pour rejoindre la prochaine gare. S'étendant sur des centaines de kilomètres, cette route historique reliait jadis Edo (l'actuelle Tokyo) à Kyoto, traversant des paysages variés, des montagnes aux vallées fertiles. Elle l'imaginait parcourue par les samouraïs, les pèlerins, les marchands, chacun portant son propre fardeau, sa propre quête.

Elle avait un plan. Un vol pour Tokyo, puis Paris. Elle ne fuyait plus. Elle revenait, armée d'une nouvelle vision du monde et de soi. Le silence du monastère l'avait transformée, mais c'était le tumulte de son retour qui allait réellement tester sa résolution.

La route s'étirait devant elle, ruban gris sous un ciel d'un bleu immaculé. D'immenses montagnes se dressaient à l'horizon, des silhouettes intimidantes, mais elle avait appris à ne plus les voir comme des obstacles infranchissables. Juste des étapes.

Elle se rappela les paroles de Maître Sora lors de leur dernière méditation ensemble.

— « Le véritable voyage, ce n'est pas de chercher de nouvelles terres, mais d'avoir de nouveaux yeux. »

Ses yeux étaient nouveaux. Ils voyaient les nuances, les détails, la fragilité et la force de chaque chose. Elle avait compris que la vie n'était pas une ligne droite, mais un incessant processus de changement, de perte et de renaissance.

Le poids du passé, les échecs, les souffrances, tout cela était toujours là, mais comme des cicatrices. Des marques de ce qu'elle avait traversé, non des fers qui l'enchaînaient. Elle portait désormais une armure de résilience forgée dans le silence, et une lentille de clarté acquise dans la contemplation.

Elle commença à marcher, d'un pas régulier et confiant. Le soleil montait, réchauffant l'air. Elle vit la petite pancarte indiquant la direction du village de Tsumago, l'un des "juku" préservés sur

le Nakasendō. Ces anciennes stations de poste, autrefois des haltes essentielles pour les voyageurs, conservaient l'architecture traditionnelle de l'époque d'Edo. Elle s'imagina la vie d'antan, le fourmillement des voyageurs, les rires et les soupirs au milieu des maisons de bois sombre et des auberges rustiques. L'histoire s'y inscrivait dans chaque poutre, chaque pierre.

Le paysage défilait. Des champs de thé verdoyants tapissaient les flancs des collines, leurs rangées parfaites comme des calligraphies géantes. Des maisons traditionnelles avec leurs toits de chaume apparaissaient ça et là, des îlots de sérénité au milieu de l'immensité naturelle.

Un camion de livraison passa en trombe, son vrombissement brisant la quiétude, la ramenant brutalement au XXIe siècle. Elle ne sursauta pas. Le bruit n'était plus une agression, juste une information. Elle ne cherchait plus à fuir le monde, mais à s'y immerger différemment.

Nora sortit son téléphone, qu'elle n'avait pas utilisé depuis des mois. L'écran s'illumina, inondé d'un flot de notifications : messages non lus, emails, alertes d'actualité. Un monde entier l'attendait, un monde dont elle s'était volontairement coupée. Elle sentit une légère anxiété monter, mais elle ne la laissa pas l'envahir.

Elle prit une profonde inspiration. C'était juste du bruit.

— Je suis prête, murmura-t-elle à elle-même.

La route continuait, s'incurvant doucement avant de disparaître derrière un rideau d'arbres. Le renard blanc n'était plus qu'un souvenir flou à l'horizon lointain. Le monastère, une tache indistincte dans le vaste paysage montagneux. Nora n'était plus la même femme à fuir ses démons. Elle était une voyageuse armée de sa propre lumière, prête à affronter les ténèbres, à démasquer les illusions. Son histoire ne faisait que commencer, et elle seule en serait l'auteure. L'horizon s'ouvrait, infini, promettant à la fois des défis et des possibilités. Elle serra les poings, un sourire de détermination éclairant son visage. Le futur était un chapitre vierge, et elle portait en elle l'encre et la force de l'écrire.

